

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



La campagne de 1759

Jean Barreau

Numéro 27, 1er trimestre 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1044064ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1044064ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (imprimé)

2276-1993 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barreau, J. (1976). La campagne de 1759. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (27), 3–57. <https://doi.org/10.7202/1044064ar>

Tous droits réservés © Société d'Histoire de la Guadeloupe, 1976

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LA CAMPAGNE DE 1759

par
Jean BARREAU

AVANT-PROPOS

Sur le plan historique, une défaite est souvent plus intéressante qu'une victoire car, si l'auréole du succès cache généreusement les erreurs du vainqueur, l'opprobre de l'échec s'acharne sur le vaincu et conduit à lui demander des explications.

C'est ainsi que nous possédons des centaines de déclarations, rapports, lettres et mémoires concernant la capitulation de la Guadeloupe en 1759.

Le gouverneur Nadau Du Treil, jugé responsable de la défaite, fut condamné à de lourdes peines, mais réhabilité quelques années plus tard.

C'est dire que sa conduite fut diversement appréciée.

La plupart des historiens de la Guadeloupe, comme Lacour et Ballet, ont accablé Nadau en lui reprochant son incapacité, son irrésolution et sa lâcheté. D'autres, comme Boyer de Peyreleau (1) lui ont réservé plus d'indulgence en reportant sur les colons une bonne part des responsabilités de l'échec. Enfin, quelques auteurs défendent vigoureusement le malheureux gouverneur de la Guadeloupe. L'historien anglais Beatson fait l'éloge de sa conduite et n'hésite pas à glorifier « son courage dans toutes les circonstances ».

Tant d'opinions différentes invitent à rouvrir le dossier de l'affaire.

L'abondance de la documentation permet de suivre de

(1) Et Daney, historien de la Martinique.

très près le déroulement des événements et de compléter sur de nombreux points les relations établies par les historiens.

Il reste toutefois assez d'aspects curieux et mystérieux dans cette affaire pour laisser au lecteur le goût de l'étudier et le soin d'y réfléchir. Chacun, suivant son tempérament, pourra juger avec sévérité ou indulgence l'attitude du gouverneur Nadau Du Treil, la conduite des colons et l'intervention bien tardive et sans effet du gouverneur-général de Beauharnais, beau-père de la future impératrice des Français.

Mais, au-delà de l'intérêt qu'offrent les opérations militaires de cette campagne de 1759, c'est toute une tranche de la vie créole au milieu du XVIII^e siècle qui se trouve dévoilée. Ce tableau social est d'autant mieux éclairé que la guerre constitue toujours un bon test pour mesurer la valeur des hommes et des institutions.

Ainsi, les pages qui suivent se rapportent autant à l'histoire militaire locale qu'à celle de la société guadeloupéenne.

Avec le recul du temps, il doit être possible de juger, objectivement, la conduite de ceux qui, de près ou de loin, furent mêlés aux événements. C'est du moins l'essai tenté ici.

LE CONTEXTE HISTORIQUE

La campagne de 1759 en Guadeloupe doit être située dans son cadre historique car elle comporte des préliminaires importants.

Sous Louis XIV, la politique européenne de la France avait hérisé l'Angleterre et transporté la guerre jusqu'aux Antilles. Sous Louis XV, le mouvement fut inverse, les colonies devinrent le siège d'une opposition franco-anglaise dont l'Europe ne fut qu'un théâtre secondaire.

Il faut dire que le mercantilisme intercontinental et la politique impérialiste de William Pitt favorisèrent la reprise de la lutte.

En 1754, en pleine paix, des heurts se produisirent aux frontières du Canada et des treize colonies anglaises d'Amérique du Nord. L'année suivante, au mépris de tous les usages et avec la plus parfaite cruauté, les Anglais s'emparèrent de trois cents navires français et jetèrent en prison leurs équipages et leurs passagers.

Un tel forfait décida Louis XV à déclarer la guerre.

En 1756, une expédition en Méditerranée permit à La Galissonnière de mettre en déroute la flotte anglaise de l'amiral Byng.

L'orgueil britannique, touché au vif, conduisit Byng sur l'échafaud et William Pitt au pouvoir.

Pitt était l'ennemi juré de la monarchie française et du catholicisme.

A la chambre des communes, il fit un discours enflammé dans lequel il déclara : « Pourquoi sommes-nous entrés dans cette guerre, sinon pour le peuple d'Amérique, négligé, oublié de tous et victime de mille injustices. Si l'Angleterre ne peut se maintenir en Amérique et aux Indes, notre Roi deviendra le vassal de Sa Majesté très chrétienne ».

C'était noircir la situation et jouer le loup de la fable car les soixante mille Français du Canada et de Louisiane pouvaient troubler les eaux de l'Ohio sans inquiéter les un million cinq cent mille Anglais des colonies voisines.

Mais, d'un revers de main, William Pitt voulait chasser les Français et les Indiens qui fermaient la route de l'Ouest aux pionniers et pasteurs protestants. « Rule Britannia ! », gouverne puissante Angleterre sur ce nouveau monde et rejette ces maudits Français et Espagnols indignes d'y figurer !

Telle était l'ambiance.

Par une funeste aberration et de mauvais conseils, Louis XV ne prit pas la menace au sérieux et s'engagea bien légèrement dans une guerre européenne où la France n'avait aucun intérêt à défendre.

Déjà, en 1740, elle avait guerroyé « pour le roi de Prusse » et laissé les colonies sans défense. Cette fois, elle soutenait Marie-Thérèse d'Autriche et abandonnait le valeureux Montcalm, défenseur du Canada.

Celui-ci envoya Bougainville à Versailles pour demander du secours mais la cour avait bien d'autres soucis, la défaite de Soubise, en Allemagne, la plongeait dans l'angoisse ; aussi l'envoyé de Montcalm ne reçut pour toute réponse que cette phrase du ministre Berryer : « Hé ! Monsieur, s'occupe-t-on des écuries quand le feu est à la maison ! ».

L'incendie menaçait la maison mais déjà les flammes dévoraient les écuries. En 1758, la chute de Louisbourg, à l'entrée du Saint-Laurent, annonçait la perte de Québec, l'année suivante.

Depuis 1756, les Antilles françaises connaissaient le même

abandon. Fort heureusement, les Anglais, occupés en Amérique du Nord, n'y prêtaient guère d'attention. Une petite flotte basée à la Barbade, sous le commandement de Moore tentait de bloquer les îles françaises mais les corsaires de Martinique, de Guadeloupe et de Grenade donnaient assez d'air aux colonies pour leur permettre de survivre.

Une attaque de Moore contre le Fort Royal de la Martinique avait été repoussée sans trop de difficultés. Depuis lors, le commerce avait repris avec les Hollandais des îles voisines (1).

Dans les premiers jours de 1759, la menace anglaise prit une toute autre ampleur.

Moore reçut à la Barbade de puissants renforts d'Angleterre.

Pour ne pas répéter l'erreur de 1703, il n'attendit pas les navires retardataires et organisa aussitôt, avec toutes les forces dont il disposait, une attaque foudroyante contre la Martinique.

L'expédition comprenait :

- 10 vaisseaux de 50 à 90 canons (avec huit cents « Marines » embarqués) : Berwick, Winchester, Rippon (2), Bristol, Norfolk, Cambridge, Saint-Georges, Panther, Lyon et Burford.
- 4 frégates d'environ 30 canons : Woolwich, Renown, Roebuck, Rye.
- 4 galiotes à bombes et artifices : Infernal, Granada, Kingsfisher, Falcon.
- Environ 60 navires de commerce transportant :
 - 1 détachement d'artillerie à 4 compagnies ;
 - 6 régiments : Old Buffs, Duroure's, Elliot's, Barrington's, Watson's, Armiger's ;
 - Les milices des îles anglaises ;
 - Des volontaires et des nègres.

Au total : huit mille hommes dont cinq mille constituant le corps de débarquement.

Le Commodore Moore commandait l'escadre et le général Hopson l'armée de terre.

(1) Notamment Saint-Eustache qui ravitaillait la Guadeloupe.

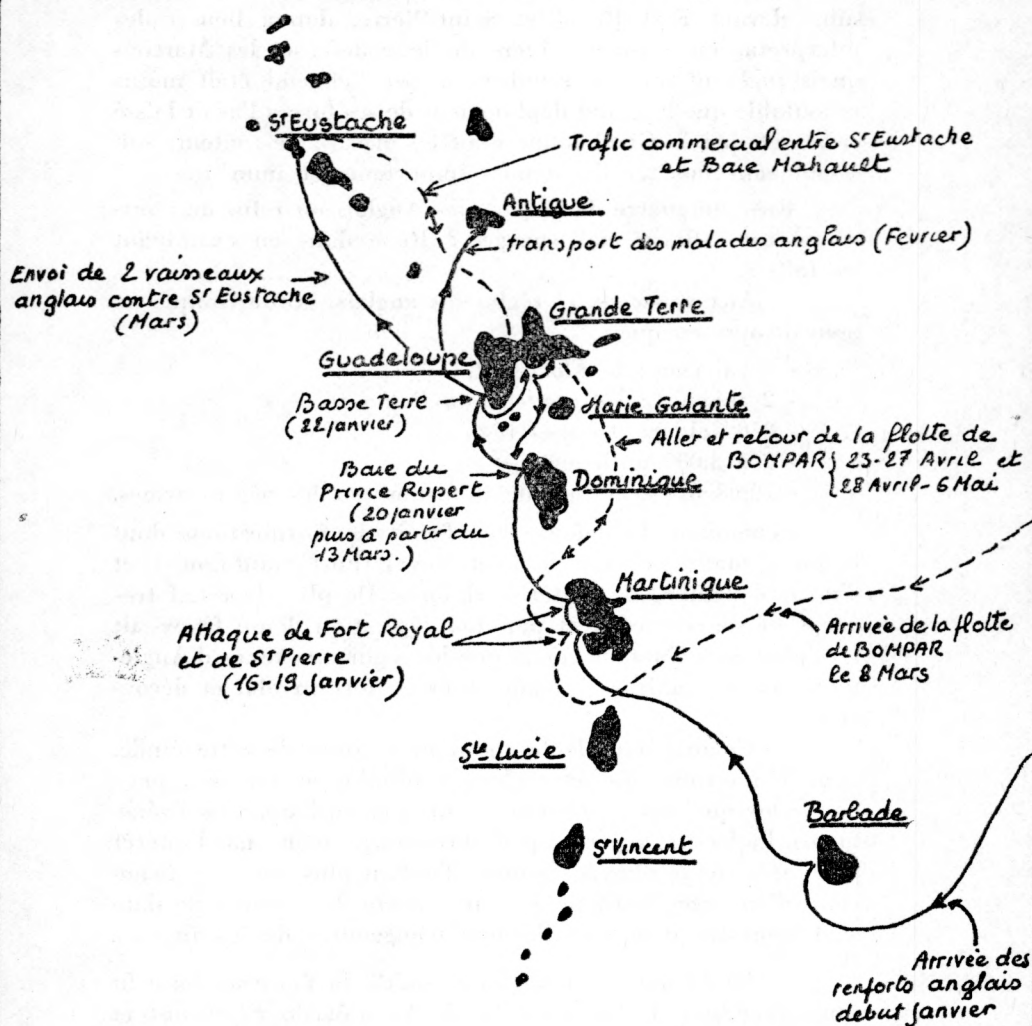
(2) Sur lequel se trouvait le capitaine Gardiner, auteur d'une chronique très intéressante.

①

La Guerre de 1759 aux Antilles

mouvements des escadres

→ anglais
--> français



LE PRELUDE MARTINICAIS

Sans entrer dans trop de détails, il est utile de suivre l'expédition anglaise en Martinique avant son engagement en Guadeloupe car, comme nous allons le voir, l'échec qu'elle subit devant Fort Royal et Saint-Pierre, donna lieu à des interprétations erronées. Fiers de leur défense, les Martiniquais jugèrent un peu rapidement que l'ennemi était moins redoutable que le grand déploiement de ses forces l'avait laissé croire et que la Guadeloupe était en mesure de soutenir son assaut sans mériter de secours importants et immédiats.

Ruse de guerre de la part des Anglais ou refus de poursuivre une affaire mal engagée ? Répondons en examinant les faits :

— Aux vaisseaux et régiments anglais, la Martinique ne pouvait opposer que :

- 1 vaisseau : le *Florissant*.
- 2 frégates : l'*Aigrette* et la *Bellone*.
- 250 soldats (troupes réglées).
- 2 à 3.000 miliciens.
- Plusieurs centaines de flibustiers et des nègres armés.

Cependant, la défense bénéficiait de fortifications dont la pièce maîtresse était le Fort Royal (Fort Saint-Louis) et d'un bon nombre de batteries côtières. De plus, le relief très coupé et souvent couvert par une végétation dense favorisait les défenseurs d'autant mieux que les régiments venus d'Angleterre étaient habitués à manœuvrer en terrain plat et découvert.

— Comme nous le ferons dans la suite de cette étude, nous adopterons, dès cette phase préliminaire, un découpage chronologique assez rigoureux pour bien ordonner les événements. La lecture y perdra peut-être en agrément mais l'intérêt y gagnera sur le plan historique, d'autant plus que dans beaucoup d'ouvrages, traitant de cette guerre, les erreurs de date sont assez fréquentes et risquent d'engendrer des confusions.

— Le 15 janvier, dans l'après-midi, la flotte anglaise fit son apparition devant Fort-Royal. Aussitôt, le *Florissant* et l'*Aigrette* qui croisaient devant la pointe des Nègres allèrent s'abriter derrière le fort dans la petite anse du carénage.

La *Bellone* prit le large pour porter en France la nouvelle de l'attaque anglaise et demander du secours.

— Le 16 janvier, dans la matinée, le *Bristol* et le *Rippon*

s'approchèrent de la pointe des Nègres, cannonèrent le fortin qui s'y trouvait et débarquèrent quatre-vingt « Marines », qui, en peu de temps, s'emparèrent du dit fortin.

Dans l'après-midi, le gros des troupes anglaises débarqua un peu plus au Nord, à l'anse de Case-Navire (Schoelcher) après avoir fait taire la batterie du lieu.

En trois brigades, d'environ 1 500 hommes chacune, ces troupes parvinrent en fin de journée à hauteur de la pointe des Nègres après avoir franchi plusieurs ravines très escarpées mais sans rencontrer d'autre résistance que celle de tireurs isolés.

— *Le 17 janvier*, elles reprirent leurs progression mais se heurtèrent à la défense du morne Tartenson où quelques centaines de miliciens venaient de se retrancher.

Il aurait été facile d'enlever ou de déborder cette position puis de dévaler sur la ville pour prendre à revers le Fort Royal, mais le général Hopson, plus prudent que dynamique, voulut faire suivre son artillerie de campagne et ses chariots d'accompagnement.

Funeste habitude des guerres européennes que de vouloir manœuvrer en force et selon toutes les règles de l'art dans un milieu qui ne s'y prêtait pas.

Désespérant de faire rejoindre ses soutiens à travers un terrain très coupé et dépourvu de bons chemins, Hopson demanda à Moore de lui trouver un lieu de débarquement plus proche de la ville pour descendre ses matériels lourds.

Les pilotes de la Marine se montrèrent très réticents. Ils firent voir le danger de se rapprocher du fort en manœuvrant « à la bouline » sous le feu des canons ennemis.

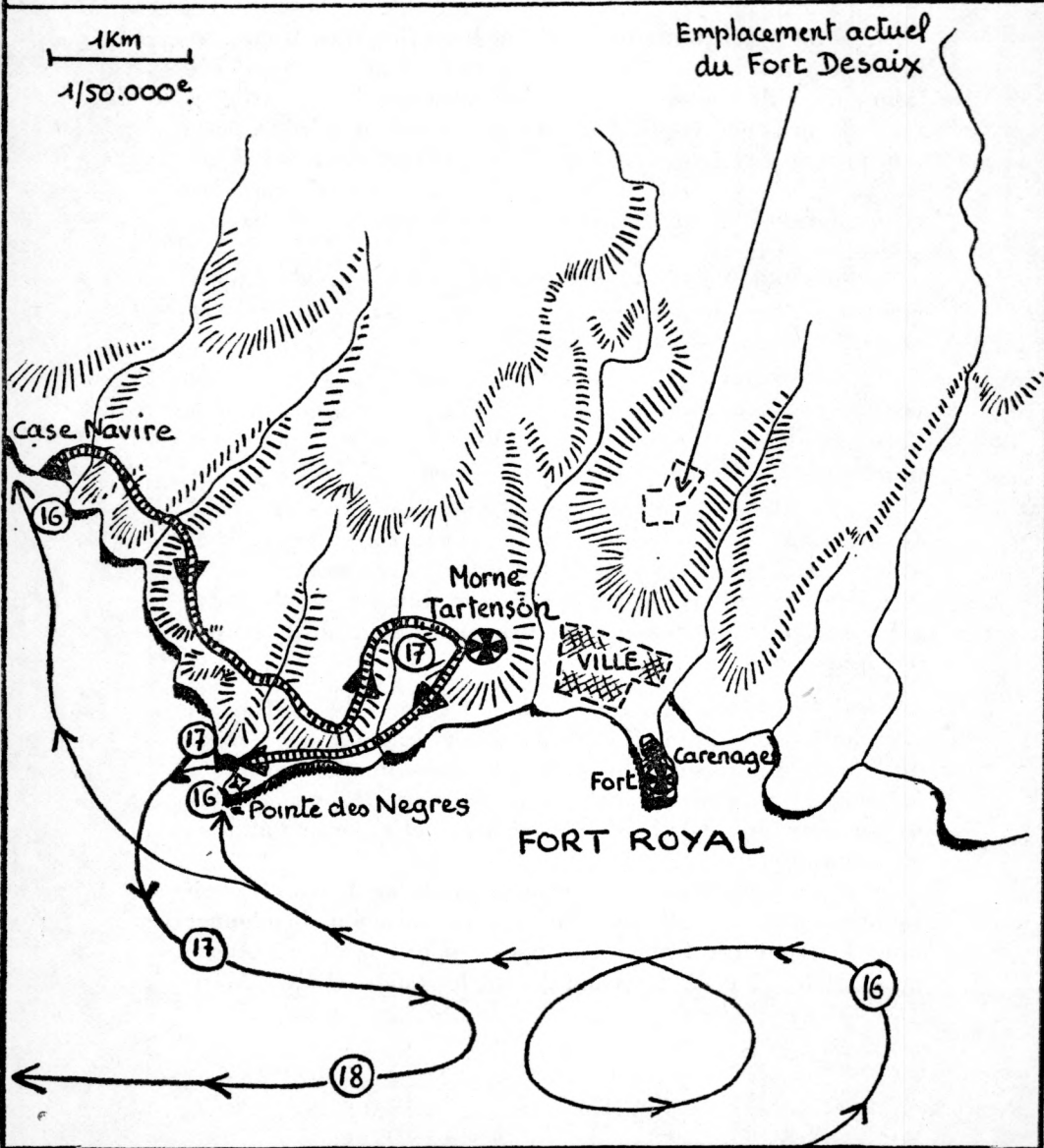
Les opérations furent arrêtées et bientôt les brigades reçurent l'ordre de rembarquer à la petite anse de la pointe des Nègres.

— *Le 18 janvier*, « très chagriné par son échec », Hopson chercha à débarquer à l'Est du Fort, vers la pointe des sables, où le terrain paraissait plus favorable, mais, une nouvelle fois, la marine s'y opposa. Finalement, Moore et Hopson s'entendirent pour quitter la baie du Fort Royal et reporter l'attaque sur Saint-Pierre.

Rien ne justifiait un tel départ car, comme le note le capitaine Gardiner : « Il n'y avait pas de raison d'abandonner ainsi l'attaque car l'ennemi n'opposa qu'une faible résistance en tiraillant çà et là. Il recula devant les quatre-vingt « Mari-

ATTAQUE DU FORT-ROYAL

- Flotte anglaise
- Attaque terrestre anglaise
- ⊗ Résistance française
- ⑪ date (Janvier 1759)



nes » installés au fortin de la pointe des Nègres et ne tira pas un coup de feu lors du débarquement à Case Navire. Tout ce qu'on peut dire c'est que les chemins étaient coupés et les défilés étroits et raboteux, peu propres aux chariots et aux canons mais, avec le temps, le succès paraissait assuré. Au lieu de cela, les troupes furent rembarquées le jour même ».

— *Le 19 janvier*, un vent d'Ouest, très exceptionnel, favorisa l'entrée des Anglais dans la rade de Saint-Pierre mais, après un duel d'artillerie et une tentative de débarquement, Moore et Hopson abandonnèrent l'attaque sans même détruire les navires marchands mouillés en rade.

« Nos chefs eurent sans doute de bonnes raisons de précipiter le repli, écrit Gardiner, mais ne les communiquèrent pas à l'armée ».

— En effet, on peut s'étonner de cet empressement, mais on peut aussi penser que les Anglais étaient mal renseignés sur les forces de la Martinique et qu'ils les imaginaient beaucoup plus importantes qu'elles n'étaient.

De plus, le grand amphithéâtre montagneux et boisé qui entourait la baie de Saint-Pierre était encore plus impressionnant que les mornes ceinturant le Fort Royal.

Moore savait qu'en Guadeloupe, la descente était plus facile, la défense moins solide et l'objectif tout aussi valable. Il n'eut pas de peine à convaincre Hopson et à l'y entraîner.

L'expérience de l'échec en Martinique fut mise à profit. Les généraux anglais décidèrent d'attaquer Basse-Terre directement et en force. D'ailleurs, ils savaient qu'en 1691 et 1703, Codrington, père et fils, avaient perdu du temps à vouloir opérer un mouvement tournant et laissé à la défense assez de délai pour se ressaisir. Cette fois, le débarquement devait s'effectuer en ville et « à cheval sur le dernier boulet » de la préparation d'artillerie.

— Avant de suivre le cours des événements, profitons de l'escale de Moore dans la baie du Prince Rupert (Dominique) pour examiner la situation en Guadeloupe et les préparatifs de la défense.

LA SITUATION EN GUADELOUPE

Depuis l'attaque anglaise de 1703, la population de l'île était passée de douze mille à cinquante mille âmes, mais la proportion des blancs était tombée de trente-cinq à vingt pour cent.

Les gens de couleur libres étaient encore très peu nombreux.

On avait introduit beaucoup d'esclaves pour développer la culture de la canne à sucre mais sans trop se soucier de l'équilibre social et de la cohésion de la colonie. En multipliant par quatre ou cinq les bouches à nourrir, il aurait fallu accroître conjointement les cultures vivrières et l'élevage, mais le contraire se produisit. Sous l'impulsion des physiocrates acquis à la monoculture de la canne et sous l'effet du mercantilisme favorisé par le système de l'exclusif colonial, la Guadeloupe, comme les autres îles, produisait du sucre et attendait de la métropole tous les autres produits.

En période de crise et de guerre, ce système économique était vite défaillant. Il en résultait une disette assez grave pour provoquer des rebellions dans les « ateliers » d'esclaves ou des séries d'empoisonnements qui désolaient les habitations.

Le climat social restait tendu. A tel point que les colons hésitaient à armer leurs nègres.

Il n'y eut pendant la campagne de 1759 que deux ou trois compagnies de nègres totalisant cent à cent cinquante combattants alors que les esclaves adultes de sexe masculin étaient cent fois plus nombreux.

Ce fait fut d'autant plus regrettable que les compagnies de nègres montrèrent beaucoup d'habileté, de courage et de loyalisme et furent les premières sur lesquelles le gouverneur pût compter tout au long de la campagne.

Du côté des blancs, l'esprit communautaire et de défense s'était affaibli.

Les planteurs les plus fortunés constituaient une synarchie qui frondait l'autorité du gouverneur et détenait la majorité au conseil supérieur de la colonie. Il n'y eut pas, en Guadeloupe, comme en Martinique (1717) et à Saint-Domingue (1720-23) des révoltes de colons contre l'administration royale mais une opposition continuelle et irritante qui, pour sauvegarder des intérêts privés, maltraitait le bien public et manifestait une attitude désinvolte ou même arrogante vis-à-vis du gouverneur.

Ces planteurs n'avaient pas que des torts car la métropole se souciait peu de leurs problèmes, notamment en matière de défense. Il leur paraissait injuste de fournir des matériaux et des corvées pour les fortifications et de se trouver enrôlés dans les milices pour résister avec de mauvaises armes alors que le Roi réservait sa marine et son armée pour un autre usage.

Rien d'étonnant que, dans ces conditions, les milices aient montré peu de discipline et d'ardeur. Encore faut-il reconnaître qu'il y eut des exceptions notamment dans la jeunesse où les exemples de courage et d'audace ne manquèrent pas. On vit ainsi le jeune frère du général Dugommier, fils du procureur général Coquille, servir à 12 ans, une pièce de mortier et honorer sa qualité de cadet en montrant une grande ardeur à combattre.

Disons seulement que chez les aînés, l'abnégation et la bravoure étaient devenues plus rares.

Nadau Du Treil s'en plaint en écrivant : « Avec des habitants qu'il faut toujours prier le chapeau à la main de travailler ou de combattre, le plus grand général se trouverait déconcerté ».

Nadau cite l'exemple d'une dame de la Baie-Mahault qui refusa de prêter ses nègres pour bâtir des retranchements alors que l'ennemi menaçait le quartier.

Il fallait donc un esprit lucide, un cœur généreux mais aussi une main ferme pour gouverner la colonie.

De Clieu et Mirabeau venaient d'y réussir sans trop de mal mais la guerre, déclarée en 1756, aggravait la situation.

Assailli par mille difficultés et réclamations, Mirabeau préféra reprendre un commandement dans la marine et confia l'intérim du gouvernement à Lafond. Ce fut une catastrophe. Le désordre et la misère se réinstallèrent dans la colonie si bien que, lorsque le nouveau gouverneur Nadau Du Treil prit ses fonctions, en 1757, il trouva l'île « dans une espèce d'anarchie ».

Nadau, âgé d'une cinquantaine d'année, venait de Martinique où il occupait les fonctions de « lieutenant de Roi », au Marin. Sa carrière militaire et administrative l'avait déjà conduit à Marie-Galante et en Grande-Terre.

Par sa femme, née Leblond, il se trouvait apparenté à plusieurs colons de Guadeloupe.

Sa réputation n'était ni bonne ni mauvaise.

On savait qu'elle avait été compromise dans l'affaire du

faux prince de Modène (1748) et que Nadau avait dû partir en France pour justifier sa conduite.

Cependant, il faut reconnaître que le faux prince avait trompé presque toute la Martinique et que le futur gouverneur de la Guadeloupe n'avait pas été plus crédule que beaucoup d'autres personnages de son rang.

Dès son arrivée à Basse-Terre, Nadau s'employa à calmer les esprits et à remettre de l'ordre dans la colonie. Il y réussit assez bien. Encourageant le commerce avec les Hollandais, développant les cultures vivrières et l'élevage, il réussit à faire face au blocus anglais sans demander à la colonie trop de sacrifices. Les historiens les plus sévères à son égard reconnaissent que le début de son gouvernement fut marqué par de bonnes idées et de belles réalisations.

LES PREPARATIFS DE DEFENSE

Depuis la guerre de 1703, les défenses de l'île étaient restées dans un état fort médiocre. Il devenait de plus en plus difficile d'exiger, en temps de paix, une contribution des colons aux travaux de fortification.

D'ailleurs, De Clieu estimait qu'il aurait mieux valu disposer d'une petite flotte de guerre que d'ouvrages coûteux à construire et à entretenir. On ne l'écouta pas car le gouverneur général, résidant en Martinique, voulait garder en main les moyens d'intervention et, notamment, sa station navale.

D'un autre côté, les corsaires des îles avaient reçu l'ordre d'apporter toutes les prises à Saint-Pierre dont ils avaient fait leur port d'attache. La guerre avait assoupli cette réglementation et l'on commençait à compter quelques corsaires en Guadeloupe installés à Port Louis et Baie Mahault, mais il en aurait fallu beaucoup plus pour surveiller les côtes et donner la chasse aux navires anglais. En 1757 et 1758, Nadau s'était employé à améliorer les forts, à construire quatorze nouvelles batteries, à placer en réserve vingt canons de campagne, à créer une unité de dragons et à instruire ses canonnières.

Des plans d'alerte et de défense avaient été mis au point.

Ils prévoyaient que chaque compagnie de milices devait amener avec elle cinquante nègres en soutien.

Deux réduits avaient été organisés ; l'un au Dos d'Ane, l'autre au Trou au Chien.

Le réduit du Dos d'Ane avait déjà servi lors des attaques anglaises de 1691 et 1703. Situé entre Dolé et le plateau du Palmiste (1), il était défendu vers Basse-Terre par les postes et batteries du Grand Camp et de La Garde ; vers Capesterre, par des batteries et retranchements de la grande anse de Trois-Rivières.

Le réduit du Trou au Chien, ou Grand Réduit, situé entre Trois-Rivières et Capesterre (1), était également bien défendu tant par des escarpements naturels que par plusieurs batteries. Nadau y avait fait construire des postes, des dépôts, des adductions d'eau et même une boulangerie.

Mais, avant de songer à se replier dans les réduits, il fallait d'abord défendre ou, au moins disputer à l'ennemi, la ville de Basse-Terre et son faubourg de Saint-François ; l'ensemble constituait la capitale de la Guadeloupe et abritait une population déjà nombreuse.

Malheureusement, le site urbain était difficile à protéger du côté de la mer ; les demeures, boutiques, magasins et ateliers s'étendaient en ligne le long du littoral sans laisser beaucoup de place aux batteries et retranchements. A Saint-François, les maisons bordaient étroitement le rivage sans permettre le moindre passage.

La pièce maîtresse de la défense était toujours constituée par le fort Saint-Charles, mal situé, mal conçu, nécessitant une garnison d'au moins six cents hommes pour tenir les parapets et servir les quarante-sept canons dont huit seulement faisaient face à la rade. Les améliorations qui y avaient été faites n'étaient guère plus utiles que des emplâtres sur une jambe de bois.

On pouvait seulement espérer se servir de ce fort pour s'opposer temporairement à une attaque et couvrir le repli de la défense vers le réduit du Dos d'Ane. Si les Anglais le tinrent ensuite avec succès, c'est qu'ils y mirent une très forte garnison et qu'ils n'eurent rien à craindre du côté de la mer. En effet, dans ces conditions, le fort pouvait servir mais il eut mieux valu qu'il n'exista pas car c'était à l'ennemi qu'il profitait le mieux.

Les batteries côtières gardaient le littoral, de part et d'autre du fort, depuis les contreforts du Houëlmont jusqu'à proximité de la rivière des Pères :

(1) Voir croquis.

Au Sud, les batteries du Cardonnet et de Saint-Nicolas ;

En ville, les batteries royales et des Carmes ;

Au Nord, à la sortie de Saint-François, les batteries de la ravine à Billau et du Morne Rouge (ou des Irois).

Aux deux extrémités du dispositif des retranchements complétaient le système de défense pour s'opposer aux attaques latérales, notamment sur la face Nord.

Il était difficile de mieux faire en première ligne à moins de déplacer les deux bourgs d'au moins mille pas vers les hauteurs. Cependant, il eut été bon de prévoir des retranchements à cette distance pour permettre un premier repli et protéger les riches habitations de l'arrière pays.

En effet, le Dos d'Ane était trop loin et risquait d'attirer une retraite rapide et désordonnée. Ce qui eut lieu.

On remarquera toutefois, en étudiant la carte, que la gorge du Galion coupait le pays en deux et permettait « de limiter les dégâts ».

En 1703, la défense avait pu se rétablir sur cette coupure qu'on aurait aménagée sans grand frais et tenue sans grande difficulté, au lieu d'aller la réoccuper à partir du Dos d'Ane.

Bref, la défense avec une seule ligne trop avancée et un seul refuge trop lointain ne pouvait que favoriser la déroute.

Dans les autres parties de l'île, quelques fortins et batteries avaient été installés.

Le fort Louis de la Grande Terre, face à l'îlet à Cochons n'était défendu que par de médiocres palissades. Il aurait mieux valu fortifier le morne Fleur d'Épée, très difficile d'accès, mais on y songea qu'après l'arrivée des Anglais. Citons aussi, pour mémoire, des batteries isolées à Gosier, Sainte-Anne, Saint-François, le Moule, la pointe d'Antigue, Port-Louis, Petit-Canal, Sainte-Rose, Deshaies et Pointe-Noire.

Sur le plan des effectifs, Nadau disposait :

— de trois compagnies de troupes réglées, dont deux au fort Saint-Charles (cent-cinq hommes) et une au fort Louis (quarante-cinq hommes) ;

— de mille huit cents miliciens à la Basse-Terre et la Capesterre ;

— de mille quatre cents miliciens en Grande-Terre ;

— de deux cents à quatre cents flibustiers ;

— d'environ deux mille nègres dont, seulement cent-cinquante assez bien armés et regroupés en compagnies.

Il ne reçut (en février) que cent-trente hommes de la Martinique et dix de la Dominique.

Au total, à peu près quatre mille combattants et mille huit cent-cinquante supplétifs mais, par suite du désordre et des désertions, il n'eut jamais plus de deux mille hommes sur qui compter.

Nous verrons, au fil des événements, comment se comporteront ces troupes d'origines diverses mais il convient de dire un mot de l'organisation générale du commandement.

Sous les ordres de Nadau, gouverneur et commandant en chef, la défense était divisée en trois secteurs commandés par des « lieutenants de Roi » :

- *la Basse-Terre*, (La Potherie) ;
- *la Capesterre*, (Dubouetiez) ;
- *la Grande-Terre*, (de Baulès).

Le Sieur Dyl Du Parquet faisait fonction de major des troupes.

Citons aussi :

Le capitaine Férault, aide-major, l'ingénieur de Bury, les capitaines des troupes Hurault de Gondrecourt, Du Ponteil, de Pluviers, Cornette, le comte de Galard, major des milices, Folleville, commandant le petit renfort de la Martinique et le chevalier Le Pelletier, commandant les canonniers.

Bien d'autres noms s'ajouteront à ceux-ci ; nous les citerons au fur et à mesure de leur entrée en scène, mais il faut noter, dès à présent, que Nadau était peu soucieux de répartir convenablement les tâches, qu'il redistribuait les rôles au gré des circonstances et qu'il usait de hiérarchies parallèles assez difficiles à déterminer.

Au reste, l'étude des organigrammes de commandement ne présente ici que peu d'intérêt mieux vaut abréger ce chapitre et nous reporter à la chronologie des événements pour suivre la bataille en Guadeloupe.

LA BATAILLE

Les quatre-vingt treize jours de combats pendant lesquels Nadau prétend n'avoir jamais quitté ses bottes peuvent se diviser en quatre actes et trois pauses rappelant en cela le spectacle des tragédies classiques.

Nous suivrons l'ordre chronologique des événements en y ajoutant par endroit quelques commentaires mais en élimi-

nant les faits trop secondaires qui, sans aucun profit pour le lecteur, disperseraient son attention.

Comme dans toute campagne militaire, l'action doit se suivre sur la carte, nous invitons aussi les amateurs d'histoire à aller l'évoquer eux-mêmes sur le terrain car rien n'est plus émouvant que de reconnaître, à travers les mornes, les anses et les ravines de la Guadeloupe d'aujourd'hui, le décor des événements de la campagne de 1759.

L'ATTAQUE DE LA BASSE-TERRE — (22-24 janvier).

Le 21 janvier, la flotte de Moore sortit de la baie du Prince Rupert (Dominique) où elle avait trouvé l'escale reposante qu'elle souhaitait.

La vigie des Saintes l'aperçut et sauta dans une pirogue pour prévenir Nadau. Ce ne fut qu'à 20 heures que le canon du fort Saint-Charles « tira l'alarme » et ameuta les quartiers avoisinants.

Malheureusement, le système d'alerte, mis au point par Nadau, ne fonctionna pas au-delà des Trois-Rivières et laissa les quartiers plus éloignés dans l'ignorance de l'événement. Il s'en suivit un retard important dans le ralliement des milices mais celles de Basse-Terre et des environs, prévenues aussitôt, ne se rassemblèrent que lentement en désordre.

Sur les six cents et quelques hommes qu'elles comptaient, deux cent soixante-deux étaient sur pied à 22 heures. Vers minuit, elles se complétèrent mais arrivèrent à leurs postes sans nègre ni canon.

La moitié des flibustiers profita du désordre « pour piller et brigander toute la nuit ».

Le 22 janvier, Nadau visita les batteries qu'il trouva en ordre mais dut réprimander La Potherie sur l'état du fort. Il rapporte qu'aussitôt après et jusqu'à la nuit, La Potherie ne s'occupa qu'à déménager sa maison et expédier ses bagages sur un navire partant pour Curaçao.

Tandis que la flotte anglaise apparaissait et louvoyait au large, le gouverneur confiait au comte de Galard, le commandement des milices au Nord du Galion et à Du Parquet, le commandement de celles installées au Sud.

Après quelques inspections dans l'après-midi, il se retira chez le sieur Tillac dont l'habitation dominait le bourg de Saint-François et le plaçait, selon lui, dans une bonne position

pour observer la rade ; mais, comme le soir tombait, l'avantage n'était plus évident.

Il eut mieux vailu veiller à renforcer la garnison du fort qui, au lieu des six cents hommes nécessaires n'en comptait que cent cinquante-cinq.

Tandis que Nadau se retirait à l'écart, Moore convoquait sur le *Cambridge*, tous ses capitaines et leur donnait ses ordres pour le lendemain. Arrivé assez tôt pour observer le dispositif français, il distribua aux vaisseaux les batteries à canonner ; le *Saint-Georges*, le *Norfolk* et le *Cambridge* furent désignés pour battre le fort Saint-Charles, en alignant deux cent quarante-quatre canons.

La flotte se retira au début de la nuit mais les galiotes vinrent lancer quelques bombes sur la ville et troubler le repos des défenseurs.

Le 23 janvier fut le jour de la grande canonnade.

Le dispositif français était le suivant :

Nord du dispositif : (448 hommes). Batterie du Morne Rouge : 11 h. ; batterie de la ravine à Billau : 57 h. ; batterie des Carmes : 8 h. ; batterie Royale : 44 h ; retranchements : 328 h.

Fort Saint-Charles : (155 hommes). Officiers et volontaires : 14 h. ; soldats des troupes réglées : 105 h. ; miliciens : 36 h. ; renfort de flibustiers au fort Saint-Charles, dans la soirée : 28 h.

Sud du dispositif : (371 hommes). Batterie Saint-Nicolas : 51 h. ; batterie de Bisdary (en retrait) : 13 h. ; batterie Cardonnet (ou Pilate) : 14 h. ; retranchements : 293 h.

Au total près de mille hommes dont : troupes réglées : 117 h. ; flibustiers : 140 h. ; miliciens et divers : 743 h.

Il convient d'ajouter à ces effectifs la compagnie de Cavalerie (Duquerry), escortant le gouverneur (21 hommes).

La canonnade débuta vers 9 heures et ne prit fin qu'à 17 h. 30. Plus de 20.000 boulets furent déversés sur les batteries, la ville et la proche campagne (120 boulets par hectare). A lui seul, le fort reçut 9.000 boulets.

De leur côté, les galiotes bombardèrent le bourg de Saint-François et y mirent le feu. Vers 10 heures, l'incendie gagna des dépôts de poudre et des stocks de rhum qui lui donnèrent encore plus de vigueur. Avant midi, la batterie royale et la batterie des Carmes cessèrent de riposter.

Le sieur Aroman qui commandait la première se trouva

LA BATAILLE DE BASSE-TERRE

→ Artillerie navale anglaise

▢ Debarquement anglais et progression

■ Batterie française

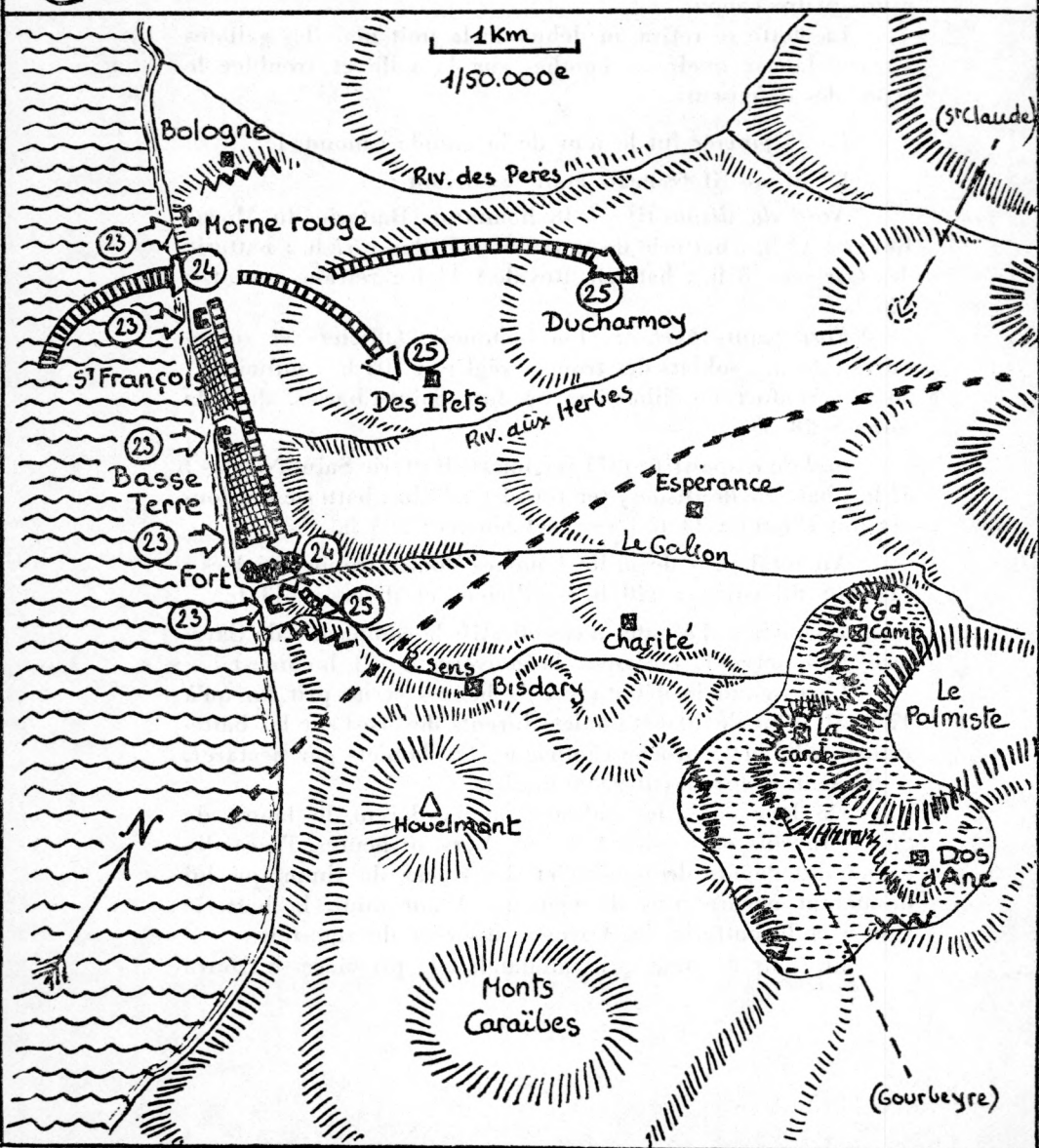
▬ Retranchements

.... Front approximatif après le 25 janvier

(24) date (Janvier)

■ Bourg

● Centre de résistance du dos d'âne.



démuni de poudre, fit enclouer ses canons et replier ses gens. Les batteries Cardonnet et Bisdary tirèrent trop tôt et trop court et se trouvèrent aussi dépourvues de poudre.

A l'autre extrémité du dispositif la batterie de la ravine à Billau et celle du Morne Rouge tinrent un peu plus longtemps mais il n'y eut que le fort et la batterie Saint-Nicolas pour riposter jusqu'au soir.

Devant la batterie du Morne Rouge, le « Rippon » s'était échoué en voulant border le littoral de plus près. Bientôt, la compagnie des Dragons, commandée par Fereire, sortit de ses retranchements pour prendre ce vaisseau à partie et lui appliquer un feu nourri au fusil et au pistolet. Dans l'après-midi, les miliciens montèrent un canon de campagne sur le morne et tirèrent sur le « Rippon » toujours échoué. Nous savons par le capitaine Gardiner qui se trouvait à bord, que huit « Marines » furent tués ou blessés et que le feu prit sur le pont obligeant les matelots à se dévêtir de leurs vestes pour l'étouffer. La situation du vaisseau était critique mais le « Bristol » put approcher pour le secourir. Ce fut à ce moment que Nadau demanda à Fereire de se retirer pour ne pas exposer sa compagnie, la plus belle et la plus sûre des milices.

On comprend mal l'attitude de Nadau qui aurait dû, au contraire, renforcer Fereire et détruire ce vaisseau déjà mal en point mais le gouverneur, toujours chez Tillac, ne commandait que de loin et n'était pas en mesure de saisir les rares occasions de succès qui s'offraient à lui. D'ailleurs, que pouvait-il voir de son poste d'observation derrière l'épaisse fumée des incendies du bourg ?

L'affaire du Rippon eut tout de même un avantage pour la défense.

Les Anglais qui se préparaient à débarquer et qui avaient mis à l'eau leurs bateaux plats, ne voulurent pas s'engager plus avant et attendirent le sauvetage du vaisseau. Comme celui-ci tardait, Moore ordonna de reporter au lendemain les opérations de débarquement ; la flotte cessa de tirer vers 17 h. 30 et commença à reprendre le large, laissant aux galiotes le soin de maintenir la défense en alerte et d'entretenir l'incendie du bourg.

C'était pour Nadau une chance inespérée mais il n'en profita pas. Vers 19 heures, il reçut le capitaine Hurault et quelques officiers venus du fort pour lui rendre compte des pertes et des dégâts causés par la canonnade. Celle-ci avait tué l'ingénieur de Bury et treize hommes, blessé l'aide-major

Pereau et une trentaine de soldats et de miliciens. Seul, un petit renfort de vingt-huit flibustiers était arrivé après la canonnade. Deux canons avaient été démontés, les ponts levés brisés, toutes les casemates criblées, la conduite d'eau coupée et la réserve de la citerne corrompue par les bombes. Nadau ordonna d'enterrer les morts, de transporter les blessés à l'hôpital de la Charité et de sortir du fort deux mille cartouches pour les milices.

Par ailleurs, il prescrivait d'abriter les canonniers, de ne laisser que quelques sentinelles et de ne tirer à nouveau qu'au moment où les ennemis débarqueraient ; les mêmes ordres furent donnés au chevalier Le Pelletier à la batterie Saint-Nicolas.

Le gouverneur fit replier les milices qui tenaient toujours les retranchements du Morne Rouge pour les placer chez les demoiselles Rouleau, derrière le bourg de Saint-François et près de son quartier général ; mais, pendant la nuit, les quatre cent cinquante hommes, répartis en huit compagnies, s'égaillèrent vers les hauteurs dans le plus grand désordre.

De leur côté « deux cents flibustiers n'étaient occupés qu'à ravager et piller les campagnes ».

Seuls, les trois cents hommes placés sous les ordres de Du Parquet au Sud du fort, demeurèrent dans leurs retranchements.

Au fort Saint-Charles, le sieur de La Potherie exécuta les prescriptions de Nadau, mais les soixante-dix hommes qu'il fit sortir pour transporter les blessés et les cartouches ne revinrent pas. Il ne lui restait qu'une cinquantaine d'hommes.

D'ailleurs, pendant la journée, seule une petite poignée d'officiers, de soldats et de miliciens, avaient fait leur devoir, les autres s'étaient cachés dès les premières salves.

Le 24 janvier, vers une heure du matin, le procureur général Coquille se trouvait à la Charité près de Pereau qui venait d'y être transporté dans un état grave, lorsqu'il apprit que le fort commençait à être évacué.

En fait, il s'agissait des transports de cartouches prescrits par Nadau. Sans plus s'informer Coquille écrivit un billet à Nadau pour lui transmettre le renseignement en ajoutant : « Comme je pense que cela se fait contre vos ordres, je vous en prévient ».

Nadau reçut ce billet chez Tillae vers 5 heures du matin. Il s'appréta alors, après une mauvaise nuit, à monter à cheval pour se rendre au Grand Camp. Faisant venir son aide de camp,

le sieur de Terville, il lui donna l'ordre de se rendre au fort pour dire à La Potherie de ne pas se laisser surprendre et de décrocher le moment venu en prenant soin d'enclouer les canons.

Terville arriva vers 6 heures au fort et dit à La Potherie que le gouverneur lui ordonnait d'évacuer le fort sans attendre la dernière extrémité et d'enclouer les canons.

La Potherie aurait pu attendre la confirmation écrite de cet ordre car il devait tenir « jusqu'à la dernière extrémité » mais il trouva sa situation si critique qu'il jugea utile d'enclouer aussitôt ses canons et de prendre ses dispositions pour évacuer le fort.

Quand Terville revint chez Tillac pour rendre compte de sa mission, les témoins rapportant que Nadau frappa du pied et enfonça ses poings dans les yeux en criant : « Non, Monsieur, vous vous êtes trompé ! ».

Aussitôt, il envoya un cavalier, puis le sieur Vidal, auprès de La Potherie pour lui confirmer de résister jusqu'à toute extrémité, mais il n'attendit pas le retour de ces messagers pour partir au Grand Camp.

Il n'était plus possible à La Potherie de résister jusqu'à toute extrémité, il le fit savoir en demandant d'évacuer le fort à moins que le gouverneur lui fournisse des renforts et des ouvriers pour désenclouer les canons.

Pendant ce temps, la flotte anglaise réapparaissait.

Vers midi, elle se trouvait si proche et menaçante que La Potherie, laissé sans nouveaux ordres et sans renfort, décida d'évacuer.

« Je vis qu'il n'y avait plus à balancer sur cet abandon où M. Nadau nous laissait, écrit-il, et qu'il fallait prendre le parti de nous retirer ! ».

Dans le même temps, Du Parquet fit replier la batterie Saint-Nicolas et les milices retranchées au Sud du fort, si bien que tout le littoral fut dégarni de défenseurs lorsqu'en début d'après-midi, les Anglais commencèrent à préparer leur débarquement.

Nadau était arrivé au Grand Camp où il ne trouva personne. De là, il descendit à la Charité où, selon le Père Estienne, supérieur des Carmes, l'abbé Du Lignon et le conseiller de Clainvilliers lui dirent amicalement : « Monsieur, vous vous perdez, quelle est votre démarche ? Montrez-vous ! Les habitants ne savent pas où vous êtes, ni où vous trouver. Il y

va de tout pour vous. Que voulez-vous qu'ils pensent ? Vous les abandonnez ».

Dans son mémoire, Nadau nie cette intervention mais il y a lieu de penser qu'il reçut alors des plaintes car avant de retourner vers les hauteurs, il alla jusqu'au Fromager à mi-chemin du fort où il trouva la compagnie de cavalerie de Duquerruy qui se disait prête à entrer au fort pour renforcer la garnison. Il rencontra aussi des soldats de La Potherie déjà évacués, sans officier et dont la moitié étaient malades ou pris de boisson. Le gouverneur ordonna de rassembler les plus valides et de les renvoyer au fort puis il partit pour Bisdary. De là, il se rendit près du fort pour appeler La Potherie au porte-voix mais sans succès. On ne sait s'il insista beaucoup mais Nadau prétend qu'à ce moment plusieurs bombes, tirées des galiotes, tombèrent près de lui et faillirent tuer un officier de sa suite.

Remontant au Fromager qui se trouvait à mille cinq cents pas, il vit que tous les efforts qu'il avait fait pour rassembler les soldats et les reconduire au fort avaient été vains. Il était alors près de 14 heures et La Potherie arriva avec les derniers occupants du Fort.

Il rapporte qu'il trouva le gouverneur surpris de le voir et occupé à jeter deux pièces de canon dans une ravine « au grand crève-cœur de ceux qui l'entouraient ».

Nadau s'inquiéta de l'état de la poudrière qui aurait dû sauter mais on apprit bientôt que le canonnier que La Potherie y avait laissé pour allumer les mèches était passé aux Anglais.

En remontant à la Charité puis au poste de la Garde, le gouverneur pu « observer le débarquement ennemi ».

Vers 17 heures, les troupes du général Hopson sortirent des bateaux plats pour prendre pied à la tête du bourg de Saint-François et au-delà du Morne Rouge. Ne rencontrant aucune opposition, elles s'avancèrent au milieu des ruines fumantes du bourg. Deux compagnies du régiment Elliot's vinrent occuper le fort Saint-Charles et y plantèrent le drapeau anglais à 18 heures. Une partie du régiment des Old Bluffs prit position au-dessus de Saint-François et le reste des troupes se répartit autour des deux bourgs.

La première pause — (25 janvier - 8 février).

Plusieurs officiers anglais auraient voulu poursuivre l'attaque et s'emparer aussitôt du réduit du Dos d'Ane, mais la plupart préférèrent marquer la pause et y voir clair, avant de reprendre l'offensive. D'ailleurs, Hopson, installé chez

Nadau dans le bourg de Basse-Terre, manifestait toujours beaucoup de prudence et de lenteur dans ses décisions.

Il eut bien tort car la défense, complètement bousculée, n'était pas capable de tenter la moindre résistance et de barrer l'accès du réduit. Le comte de Galard essayait de retrouver ses milices réparties un peu partout et de les diriger vers Grand Camp, en arrière du Galion.

Nadau s'était enfermé au poste de La Garde et ne songeait qu'à se replier au Grand Réduit.

Le 25 janvier, les Anglais étendirent leur périmètre de sécurité en envoyant le major Melville et un détachement du régiment Rof's occuper l'habitation Ducharmoy.

Moore et Hopson pensaient que leur victoire de la veille avait découragé Nadau et que celui-ci était prêt à capituler ; ils lui adressèrent une première lettre pour l'inviter à leur remettre toutes les batteries de l'île mais le messenger fut reçu à coups de feu par les milices et perdit son cheval dans l'affaire.

Trois compagnies de la Capesterre arrivèrent dans la journée conduites par Duzer, Dubreuil et Descotières et allèrent occuper la Charité.

Du Parquet conduisit ses troupes à Bisdary et les y laissa pour rejoindre Nadau à la Garde et prendre ses ordres. La compagnie des nègres de Nievy et celle des gens de couleur libres de Bologne patrouillèrent du côté de l'Espérance. Vaille que vaille, la défense se réorganisait derrière le Galion tandis que les Anglais restaient en retrait n'occupant vers les hauteurs que celles de Bellevue.

Le 26 janvier, vers 6 heures, un nommé Rayon, petit marchand rallié aux Anglais vint de la part d'Hopson pour protester contre l'accueil fait au premier parlementaire. Nadau envoya Hurault rendre le cheval et se servit de ce prétexte pour sonder les Anglais. Hurault revint avec l'invitation d'une rencontre à la batterie Saint-Nicolas.

Nadau s'y rendit avec Dubouetiez et Hurault. Il s'arrêta chez Raby « qui était le seul abri qu'il y eut à cet endroit » et y reçut le brigadier Clavering. Celui-ci remit deux lettres des généraux anglais et proposa une suspension d'armes qui fut acceptée.

Beaucoup d'habitants prirent prétexte de cette rencontre et de cette trêve pour accuser Nadau de connivence avec l'ennemi.

Il est possible que dès ce moment, le gouverneur ait été

tenté de capituler mais on peut aussi le croire lorsqu'il écrit que la suspension d'armes lui fut plus favorable qu'aux Anglais et lui permit de faire entrer dans son camp six nouvelles compagnies de milices arrivées de la Grande-Terre et placée aux Trois-Rivières et dans les postes avancés.

Notons, cependant, cette première manifestation de la méfiance des habitants et des milices vis-à-vis de Nadau. Il est probable que La Potherie ait agi en sous-main pour prendre sa revanche et mettre le gouverneur en difficulté. Dès ce jour, celui-ci se sentit isolé, épié et calomnié et n'eut plus confiance qu'en Du Parquet, Hurault et Cornette. Un peu plus tard, le sieur Descoudrelles, venu de Martinique, entra dans ce petit groupe de fidèles mais bien peu d'autres le rejoignirent.

Le 27 janvier, Nadau, accompagné de Hurault, Dubouetiez et de Duzer, capitaine de milice, se posta au poste avancé pour remettre sa réponse à Clavering. C'était un refus de capituler.

« Vous avez la force en main pour occuper les contours de l'île, dit Nadau, mais pour ce qui concerne l'intérieur, nous jouons à jeu égal ».

Dans sa chronique, le capitaine Gardiner fait le commentaire suivant :

« Cette réponse était pleine de fermeté ; elle n'aurait pas manqué de faire honneur au gouverneur si elle eut été précédée d'une conduite courageuse et d'un bon exemple pendant l'attaque. Mais, on vit bien, que, loin de faire les efforts nécessaires en cette occasion par ses fréquentes visites au fort et aux batteries qui se trouvaient engagées, en inspirant par sa présence de la vigueur et du courage à ses gens qui se battaient alors pour leurs biens ; pour leur vie et pour leur liberté, il se retira à une plantation hors de portée de canon et demeura spectateur tranquille de toutes les horreurs de la journée et de la ruine de la capitale. Il ne prit le lendemain aucune précaution pour empêcher le débarquement des troupes qui eurent un rivage d'accès assez difficile avec une mer qui se trouva alors assez grosse et défendu encore par des retranchements et des lignes qu'on avait établis partout ; mais il abandonna tous ces avantages du terrain et de la situation et se mit à l'abri dans les collines et les montagnes où il n'y eut point de danger pour l'alarmer ni de batterie pour l'incommoder ».

La critique est sévère, surtout de la part d'un Anglais,

mais il faut admettre que Nadau manqua de lucidité, de courage et de résolution dans la bataille et qu'il ne retrouva sa fermeté que dans sa retraite au poste de La Garde en rédigeant sa réponse aux généraux anglais.

Du 28 janvier au 4 février, les opérations se limitèrent à quelques escarmouches. La défense française comprenait alors mille huit cents hommes répartis de part et d'autre du Dos d'Ane avec, du côté de la Basse-Terre, les postes de La Garde, le Grand Camp, la Charité, Le Fromager, Vobelle, Bisdary et, de l'autre, les Trois-Rivières et la Grande Anse. Plus loin, quelques miliciens gardaient le port de Sainte-Marie.

Du Parquet commandait le Grand Camp où se trouvaient la plupart des milices de la Basse-Terre avec le comte de Galard leur major et le sieur Petit, capitaine de la compagnie de Baillif, tous deux actifs et loyaux.

Du Portail, capitaine de milice et Aroman, capitaine de flibustiers, commandaient à Bisdary, Dubouetiez à la Charité avec autorité sur Vobelle et le Fromager. Cornette aux Trois-Rivières.

La Potherie qui, selon Nadau, paraissait « comme une bougie éteinte », alla remplacer Dubouetiez à la Charité car une lettre du gouverneur général de Beauharnais, en date du 27 janvier, était muette au sujet de l'évacuation du fort. Nadau avait compris que le général couvrait La Potherie et qu'il devait lui redonner son commandement.

Entre-temps, le sieur Descoudrelles, capitaine aide-major des troupes de la Martinique, était arrivé avec La Pagerie, lieutenant d'artillerie, trois volontaires et neuf flibustiers. Ce premier renfort de l'île sœur, aussi modeste qu'il fut, ranima le courage des défenseurs. Il vint, aussi, le sieur Avril, de la Dominique avec dix hommes.

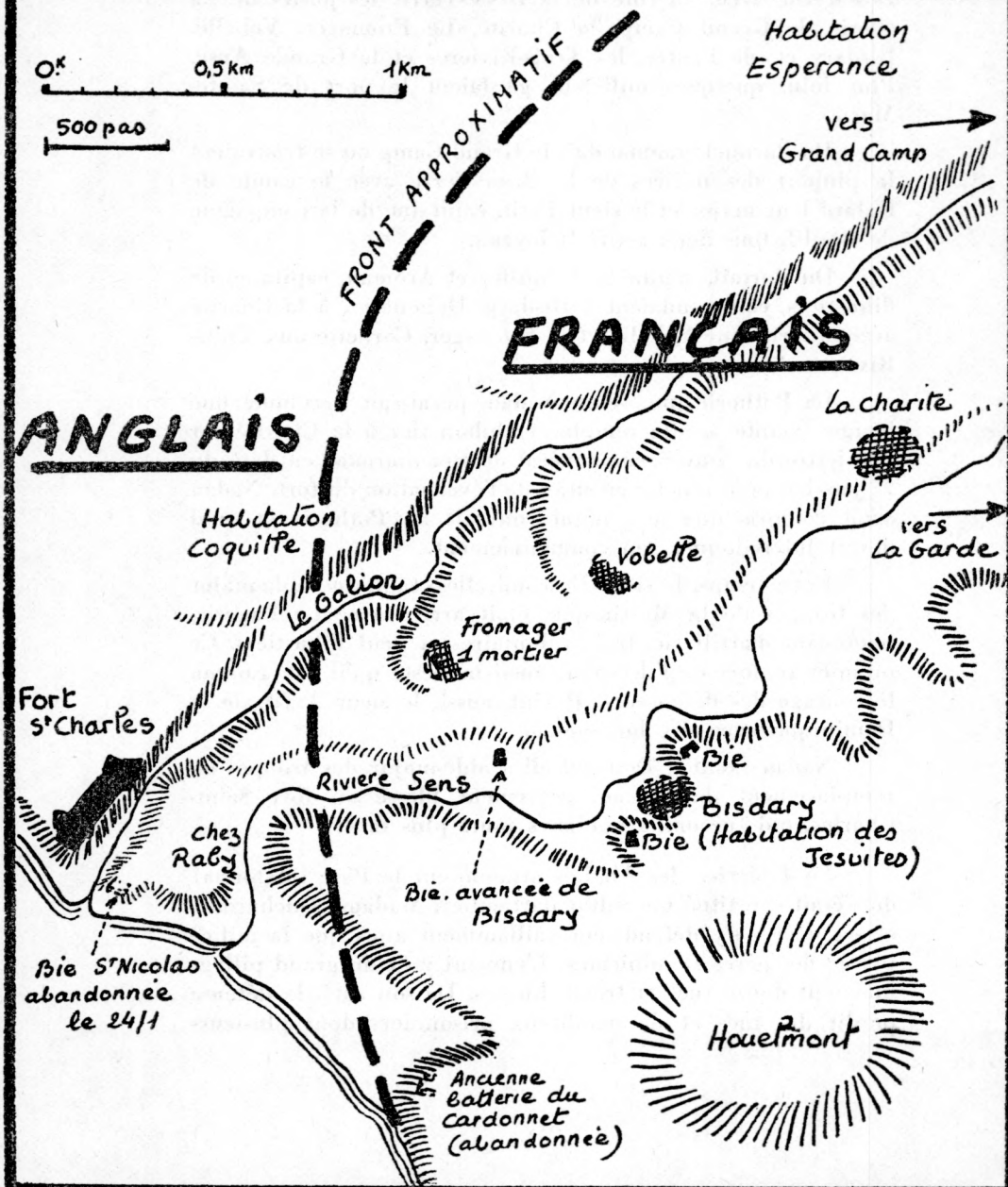
Nadau nomma Descoudrelles aide-major des troupes en remplacement de Pereau, gravement blessé au fort Saint-Charles, qui succomba quelques jours plus tard.

Le 4 février, les Anglais attaquèrent le Parc (Matouba) où s'était constitué un réduit particulier. Madame Ducharmoy et ses nègres s'y défendirent vaillamment ainsi que la milice privée des pères Dominicains. L'ennemi y fit un grand pillage mais eut douze tués et trente blessés. De son côté, la défense perdit dix tués et de nombreux prisonniers dont plusieurs

④

Les Postes avancés français de la Basse Terre

(Fevrier - Mai 1759)



dames auxquelles Hopson rendit la liberté mais dont il fit ses auxiliaires pour soutenir sa propagande épistolaire.

On le voit, la guerre psychologique existait déjà.

Le 6 février, le Grand Joseph, capitaine de corsaire, arrivé la veille avec cent flibustiers et installé au poste du Fromager, vit les Anglais sortir du bourg en direction de Raby et Bisdary. Aussitôt, il se porta à leur rencontre avec la compagnie de Dragons de Fereire et la milice de Duzer. L'ennemi fut vivement repoussé mais le Grand Joseph reçut une décharge de plusieurs coups de fusil et mourut sur le champ. Sa mort fut cruellement ressentie chez les flibustiers qui ne servirent plus avec la même ardeur.

Il arriva, ce jour-là, un autre secours de quinze volontaires de la Martinique.

En même temps, les Anglais se décidèrent à porter leur offensive en Grande-Terre. Plusieurs vaisseaux, galiotes et navires de transport quittèrent la rade de Basse-Terre pour s'emparer de fort Louis.

LA PRISE DU FORT LOUIS. — (8-14 février).

Le 8 février, M. de Baulès, lieutenant de Roi à la Grande-Terre vit arriver les premiers navires de l'expédition. Ceux-ci se postèrent derrière l'îlet à Cochons et commencèrent à bombarder le Fort-Louis et les batteries voisines.

Il ne restait à Baulès qu'environ sept cents hommes qu'il fit rassembler sur le point menacé. Il en vint de la Pointe d'Antigue, de Port-Louis et du Moule.

Le 11 février, le fort Louis avait déjà reçu plus de mille cinq cents boulets et bombes, mais tenait toujours. Un vaisseau anglais se détacha de la flotte pour aller canonner la batterie et le bourg de Gosier.

Le 14 février, l'artillerie navale anglaise concentra ses tirs sur le fort Louis. Vers 11 heures, sept gros navires entrèrent dans la grande baie et firent taire la batterie royale et la batterie dauphine.

Malencontreusement, le feu atteignit la poudrière du fort qui sauta en blessant M. de Jorna et treize soldats sur les trente-et-un présents. Dans le désordre qui suivit, les Anglais montèrent à l'assaut et s'emparèrent de l'ouvrage.

Une demi-heure plus tard, la batterie de Saint-Roch succombait avant que Baulès, parti de Gosier avec un renfort,

ait eu le temps d'intervenir. Les Anglais occupèrent le fort et quelques petits mornes voisins tandis que Baulès, replié chez Giraud, face au fort, gardait le chemin des Abymes.

La tête de pont conquise par les Anglais fut étroitement cernée par les milices de la Grande-Terre qui commencèrent à fortifier le morne Fleur d'Épée.

Pendant ce temps, à la Basse-Terre, la guerre se réduisait à quelques escarmouches. Un autre petit renfort de Martinique, conduit par Douville était arrivé. Il apportait à Nadau d'assez fâcheuses nouvelles. Il semblait en effet que M. de Beauharnais écoutait complaisamment la cabale qui s'était formée contre le gouverneur de la Guadeloupe. A la tête se trouvaient La Potherie et M. de Mauperthuis, venu de la Grande-Terre avec quelques nobles et installés confortablement au Val Canard à l'entrée du réduit.

Il n'était pas facile de mener la défense au milieu des intrigues des nobles et privilégiés qui contestaient les ordres, des flibustiers qui ne cherchaient qu'à piller et des milices qui voulaient rentrer dans leurs quartiers. Il eut fallu beaucoup d'autorité et de courage à Nadau pour tenir son monde en main ; malheureusement, il en manquait.

LA SECONDE PAUSE

L'attaque et la prise de fort Louis causèrent une vive émotion chez les milices de la Grande-Terre stationnées au Grand Camp et à la grande anse des Trois-Rivières. Loin de leurs quartiers, elles ne pensèrent qu'à y retourner.

Ainsi, près de six cents hommes, représentant le tiers des effectifs dont disposait Nadau pour défendre le réduit, demandèrent leur relève.

Le 15 février, un conseil de guerre examina leur requête et décida de la rejeter. Bien que Nadau ait eu soin d'inclure dans ce conseil, quatre capitaines et gentilshommes de la Grande-Terre et d'obtenir leurs signatures, les milices concernées désertèrent en masse. Au lieu de tenter de les retenir, MM. de Valmont, de la Chardonnière, de Mauperthuy et de Veronne les encouragèrent à partir.

Aux Trois-Rivières, Cornette restait presque seul.

« Je vous avoue, écrit-il à Nadau, que je ne sais plus

quel moyen prendre pour arrêter ce désordre, la plupart des capitaines n'étant pas plus raisonnables que leurs soldats ».

La contagion gagna les milices de la Capesterre et même celles de la Basse-Terre. Envoyée sur les hauteurs de Saint-Claude pour couper les adductions d'eau alimentant le camp anglais, la compagnie des Islets disparut dans la nature. Seuls, deux officiers et deux soldats regagnèrent leur poste.

Petit, capitaine de la milice de Baillif, perdit ses hommes de la même façon.

« Dans toutes les sorties qu'on leur fait faire, écrit-il, la plupart restent et ne reviennent pas au camp ».

Nadau fit placer des piquets sur les chemins pour arrêter les déserteurs, mais ceux-ci passèrent à travers bois et rendirent toutes les précautions inutiles. Au malaise qui régnait dans les milices s'ajoutait l'action psychologique que les Anglais menaient auprès des habitants.

Des placards les invitant à se rendre et à bénéficier de conditions avantageuses avaient été posés de nuit près des habitations ; des notes, rédigées dans le même sens, circulaient un peu partout.

On ne savait guère ce que Nadau en pensait car tantôt il déclarait en confidence qu'une capitulation négociée valait mieux qu'une reddition forcée et tantôt, il manifestait la plus ferme opposition à tout projet de capitulation. On s'interrogeait aussi sur les conversations qu'il avait avec Clavering. Pourquoi s'était-il retiré pour lui parler en aparté lors de l'entrevue chez Raby ?

Enfin, son inaction créait des doutes sur sa volonté de résistance.

Ne pouvant guère l'aborder dans son poste de La Garde et au milieu de ses fidèles pour sonder ses intentions, quelques officiers, gentilshommes et notables décidèrent de se réunir à la Charité, chez le sieur Valmont et d'y inviter le gouverneur.

Le 18 février, Nadau s'y rendit avec Descoudrelles qui lui servait d'aide-major. Il parut surpris d'y trouver La Potherie, Duzer et d'autres officiers. Son indignation éclata quand il entendit parler des propositions anglaises et de leur impact sur les habitants. Il rejeta toute discussion sur ce sujet. Ce fut alors que de petites questions de service furent abordées et donnèrent l'occasion à M. de Maupertuy, chef de la noblesse, de se heurter à Nadau sur le service de garde. Il en résulta entre les deux hommes une haine implacable. Le gouverneur rendit compte de l'incident à Beauharnais mais Maupertuy

fit connaître qu'il comptait aller en Martinique pour se plaindre de Nadau.

Le lendemain, une note du gouverneur interdit aux officiers de quitter leurs postes sans autorisation. Le fils de Maupérthuy qui servait dans les troupes réglées et qui partageait les idées de son père fut envoyé près de Baulès, à la Grande-Terre. Il en fut de même du sieur Debourg, dont Nadau se méfiait.

Les désertions et les querelles dans le camp français auraient dû inciter les Anglais à intensifier leurs attaques mais, de leur côté, la situation n'était guère plus brillante. La maladie s'était propagée à grande allure dans leurs rangs.

La chronique du capitaine Gardiner nous indique que lors de l'attaque de Saint-Pierre, le 19 janvier, le « Rippon » comptait quarante malades en fond de cale et que, quatre jours plus tard, devant Basse-Terre, ce nombre avait doublé.

Au 30 janvier, les combats en Guadeloupe n'avaient causé aux Anglais que dix-sept tués et trente blessés, mais la maladie avait atteint mille cinq cents hommes dont un bon nombre avaient succombé.

De jour en jour, la situation s'aggravait.

Le 16 février, six cents hommes avaient été envoyés dans les hôpitaux d'Antigue mais il restait mille six cent quarante-neuf malades à évacuer.

Réduites d'un bon tiers, les forces anglaises ne se sentaient plus capables de se lancer à l'assaut du Dos d'Ane.

Le 27 février, le général Hopson succomba lui-même à la maladie et fut remplacé par Barrington.

Le 28 février, les Anglais tinrent un conseil de guerre où il fut décidé de ne conserver en Basse-Terre que le fort Saint-Charles en y plaçant une forte garnison et de rembarquer tout le reste des troupes pour s'emparer de la Grande-Terre en profitant de la tête de pont déjà installée au fort Louis.

Cette décision était sage car, du seul point de vue psychologique, il fallait changer d'air. De plus, la simple garde des deux bourgs et des environs demandait mille quatre cents hommes et en laissait moins pour intervenir à l'extérieur. Il suffisait donc de compléter à six cents hommes la garnison du fort, d'y placer cinquante-deux canons, dix mortiers, huit mille boulets et cinq mois de vivres, d'y réparer les bâtiments en prenant les matériaux dans le bourg et d'en confier le commandement au colonel Debrisay, officier supérieur de grande

valeur sur lequel Barrington pouvait entièrement se reposer.

Ainsi, le fort Saint-Charles qui avait à peine servi aux Français retournait contre eux ses batteries et ses parapets. Il offrait à l'ennemi une solide tête de pont.

Moore avait consenti à laisser deux vaisseaux en rade de Basse-Terre pour soutenir la garnison. Un peu plus tard, il les fit relever par une frégate.

Le 6 mars, les troupes anglaises s'embarquèrent. En quittant la redoute de l'habitation Ducharmoy, le major Melville avait laissé un billet où il déclarait avoir veillé à la bonne conservation des lieux « pour ne rien ajouter aux malheurs de Mme Ducharmoy ».

Il fallut cinq à vingt jours aux navires de transport pour remonter au vent jusqu'à la Grande-Terre si bien que la période de pause que Barrington souhaitait abréger se prolongea jusqu'à la fin du mois.

Le 12 mars, l'avant-garde constituée par l'escadre de Moore parvint au fort Louis avec un petit nombre de navires de transport.

Apprenant l'arrivée en Martinique de M. de Bompar, avec neuf vaisseaux et deux frégates (8 mars), le commodore anglais jugea qu'il convenait de regrouper son escadre et de la placer en un endroit où elle puisse agir commodément dans toutes les directions.

Il choisit la baie du Prince Rupert, à la Dominique, tant pour répondre à cette condition que pour lui permettre de prendre un peu de recul et de repos.

Barrington dut fournir trois cents hommes pour compléter les équipages de Moore et ne reçut en échange que le « Roebuck » pour protéger ses transports.

Pendant les quinze jours qui suivirent, Barrington reçut, un à un, les navires transportant ses régiments et ne put rien entreprendre en dehors de petites sorties dans la plaine Saint-Roch (en arrière du fort Louis).

Nadau aurait eu tout le temps de secourir Baulès, mais la défense du réduit accaparait son attention. De plus, il espérait l'arrivée de renforts de la Martinique et voulait conserver à tout prix la grande anse des Trois-Rivières pour recevoir Bompar, son escadre, les compagnies et les armes que chacun attendait.

« Voici donc Monsieur de Bompar arrivé. Si Dieu avait pu le conduire ici en droiture, il aurait trouvé toutes les

forces ennemies divisées et aurait pu les détruire en détail ».

En effet, l'occasion était belle, plus de la moitié de l'armée anglaise se trouvait bloquée dans le canal des Saintes, sous l'effet des vents contraires, l'escadre de Moore s'était éloignée et il ne restait à Barrington que deux petites têtes de pont, celles du fort Saint-Charles et du fort Louis.

Entre-temps, Nadau avait reçu M. de Folleville, venu de Martinique avec une dernière poignée d'hommes. Lieutenant de Roi au Marin, Folleville méritait un commandement important, Nadau voulut lui confier la défense des postes avancés de la Charité, Vobelle et le Fromager et se débarrasser, du même coup, de La Potherie ; mais Folleville aimait son confort et préféra s'installer à l'habitation des Jésuites (Bisdary) où le sieur Aroman et ses flibustiers servaient déjà deux petites batteries. Il y entraîna tous les volontaires de la Martinique et obtint en plus quelques milices. Ainsi, près de trois cent hommes occupèrent cet endroit retiré qui n'en méritait pas tant.

Le capitaine Hurault, envoyé en Martinique pour presser l'envoi de renforts, revint avec de mauvaises nouvelles : « Tout se passait là-bas en conférences où rien ne se décidait ».

Cependant, il ramenait avec lui deux cents fusils, un millier de poudre, un mortier et cent bombes.

Nadau fit placer le mortier au Fromager et ordonna d'établir à quatre cents pas en avant du pont de Bisdary, une nouvelle batterie pour canonner le fort Saint-Charles, mais toutes ses initiatives se heurtaient à l'indolence et l'indiscipline de la plupart de ses subordonnés.

Ses fidèles se comptaient sur les doigts d'une main : du Parquet, Descoudrelles, Hurault et Cornette. D'autres officiers tels que Dubouetiez, de Galard, Fereire et Petit étaient valables mais moins sûrs. Dans le clan opposé se rangeaient les « cabaleurs » encouragés par La Potherie dont Nadau écrit qu'il n'était occupé « qu'à troubler les opérations, qu'à contredire mes ordres et à prévenir les esprits contre moi ».

Folleville agissait en toute indépendance. Nadau apprit qu'il avait quitté son poste de Bisdary pour aller se reposer chez Pautrizelles, à Trois-Rivières et y prendre « le lait et des bains ». Aussitôt, le gouverneur ordonna à La Potherie de quitter la Charité pour remplacer Folleville à Bisdary, mais reçut cette réponse cinglante : « Non Monsieur, je n'irai point ». De riches colons tels que Pinel, Girault, Radeling et Saillans refusaient de prêter des fonds ou de livrer des vivres.

Leur attitude vis-à-vis du gouverneur était plus qu'insolente. Nadau fit arrêter Girault, mais ses moyens de répression restaient sans effet car les milices avaient partie liée avec les « cabaleurs ».

« Rien de si injuste que les hommes, écrit Nadau à Beauharnais, rien de si insubordonnée que la milice, rien de si déraisonnable que les officiers qui la commandent et rien de si malheureux qu'un gouverneur à la tête de ce peuple ». (lettre du 13 mars).

Les carmes, jésuites, jacobins et capucins entrèrent bientôt dans la cabale. Seuls les religieux de la Charité se montrèrent loyaux et dévoués.

Il faut tenir compte de cette ambiance pour juger la conduite de Nadau. Dépassé par les événements, abandonné par Beauharnais, trahi par les colons, le malheureux gouverneur n'était plus capable de concevoir, de préparer, de diriger et d'animer une contre-attaque que les difficultés des Anglais semblaient favoriser.

LA REPRISE DES COMBATS EN GRANDE-TERRE ET EN BASSE-TERRE

Vers le 26 mars, Barrington reçut ses derniers navires et mit au point son offensive. Elle consistait à attirer vers Saint-François (Grande-Terre) les milices de Baulès qui cernaient le fort Louis et qui occupaient les postes importants de Gosier et de Fleur d'Épée. En les éloignant, Barrington comptait s'emparer de ces deux postes. La manœuvre réussit.

Le 28 mars, une petite flotte conduite par le colonel Crump et transportant six cents hommes quitta le fort Louis pour l'anse à la barque en longeant la côte Sud de la Grande-Terre.

Le 29 mars, Crump lança sa troupe sur Sainte-Anne et Saint-François, enleva les batteries et mit le feu aux bourgs.

Une quinzaine d'habitations des environs furent saccagées.

La propriété de Nadau, à Saint-Jacques (1), subit le même sort.

(1) Près de Bragelogne.

Aussitôt, les milices conduites par de Jorna se portèrent au devant de Crump pour le forcer à rembarquer.

Le 30 mars, elles réussirent à rejeter les Anglais et à leur infliger quelques pertes mais, pendant ce temps, Barrington et trois cents hommes prenaient la mer pour attaquer le Gosier où les défenseurs n'étaient plus assez nombreux pour lui imposer une bonne résistance. La batterie et le bourg furent pris en quelques heures. De là, Barrington se porta sur Fleur d'Épée où la petite garnison, prise à revers, ne put que s'échapper. La victoire des Anglais aurait été complète si les troupes laissées au fort Louis s'étaient portées à la rencontre de la colonne venant du Gosier. Elles ne le firent que trop tard et permirent aux défenseurs de Fleur d'Épée de se réfugier dans les Grands Fonds.

« La perte du Fleur d'Épée, écrit Baulès, fut d'autant plus fâcheuse que la batterie de trois pièces de 12 que nous y établissions était presque finie, qu'elle pouvait battre la plaine de Saint-Roch et les redoutes anglaises qui en étaient à portée de fusil ».

A la suite de ces combats, le découragement le plus profond gagna les milices de la Grande-Terre. Baulès en rend compte en ces termes :

« Je proposais de faire un dernier effort en attaquant les ennemis, peu y consentirent disant qu'ils ne voulaient pas qu'on les mena à la boucherie. Ainsi, il me fut impossible de rien entreprendre ».

Toute résistance organisée cessa en Grande-Terre.

A la Basse-Terre, le mortier installé au Fromager et la batterie avancée de Bisdary étaient prêts à bombarder et canonner le fort Saint-Charles.

Sur l'ordre de Nadau et malgré les réticences de La Potherie et de Folleville qui ne tenaient guère à réveiller la garnison anglaise, le chevalier Le Pelletier s'était employé avec beaucoup de zèle, à mettre ces pièces en place.

Le 23 mars, un premier tir réussit à atteindre le fort et à y causer des dommages. En ripostant, un canon du cavalier mit le feu à un dépôt de poudre qui sauta et tua le colonel Debrisay.

Melville remplaça cet officier « très regretté de tous » qui ne manquait pas de faire accompagner de quelques bouteilles de rhum les lettres qu'il adressait à Nadau.

Dans cette campagne, les Anglais montrèrent autant

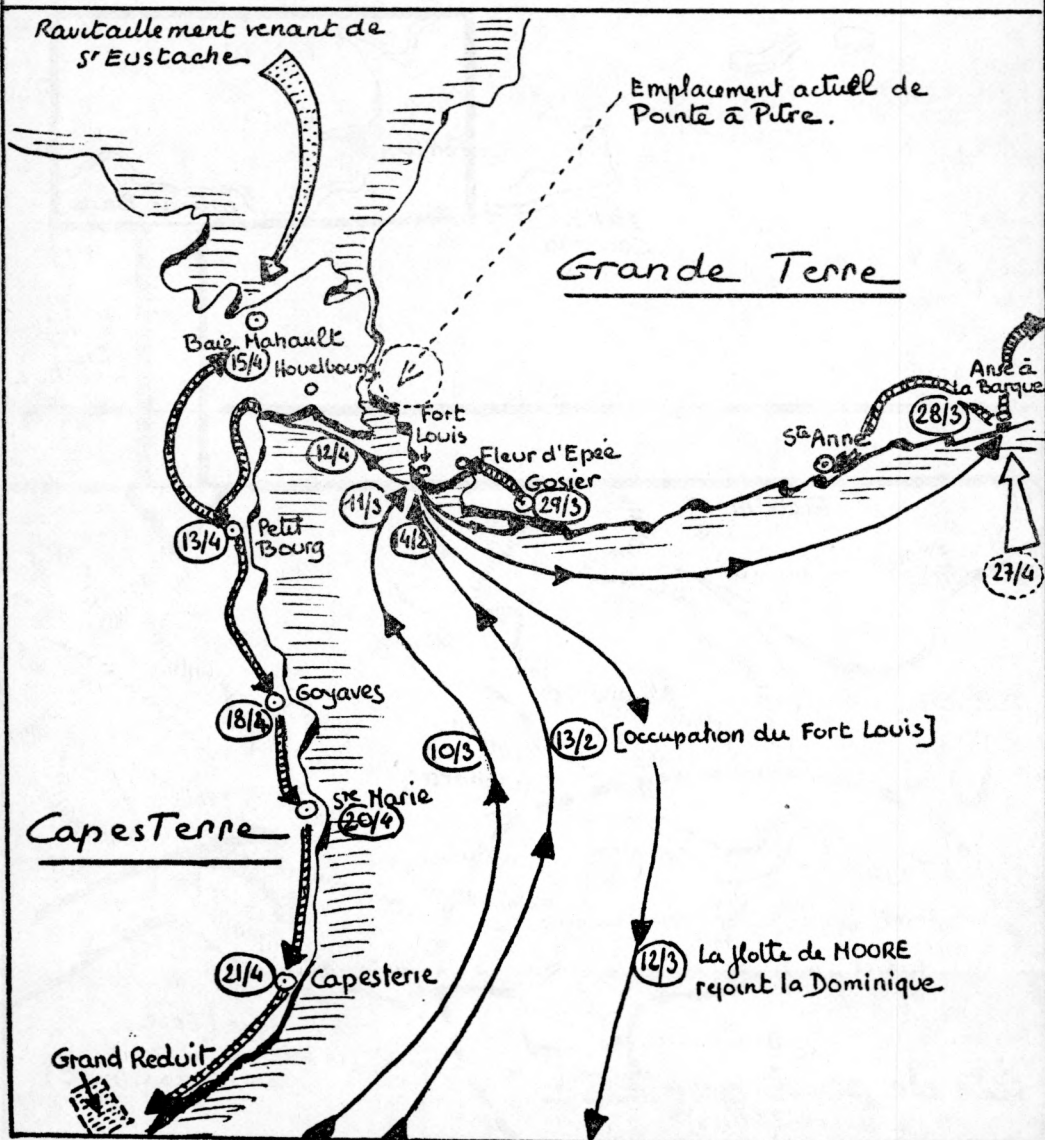
⑤

ATTAQUE DE LA GRANDE-TERRE

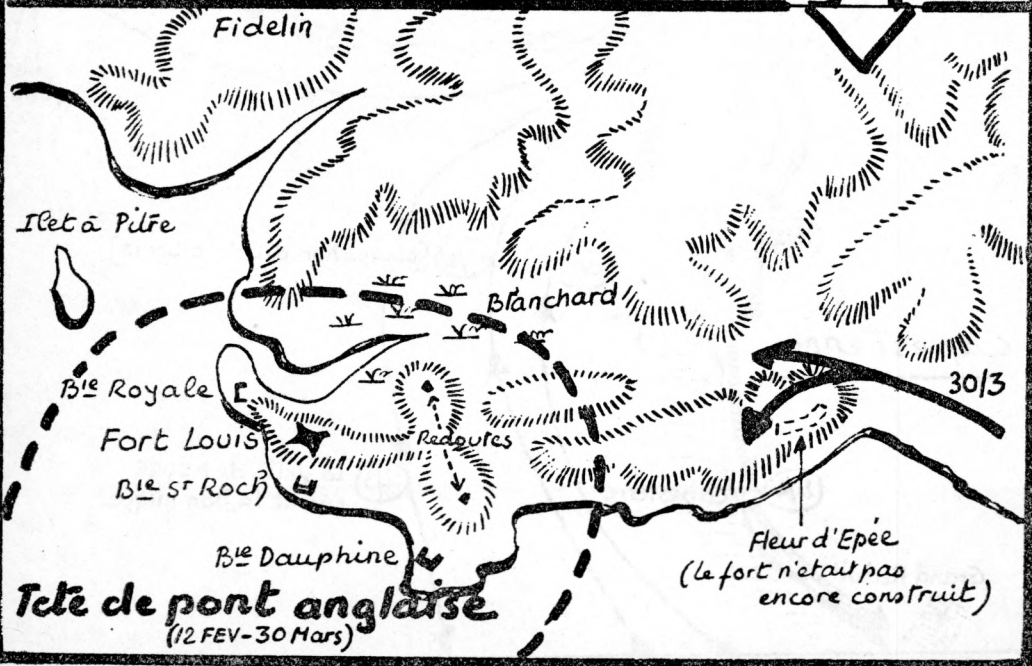
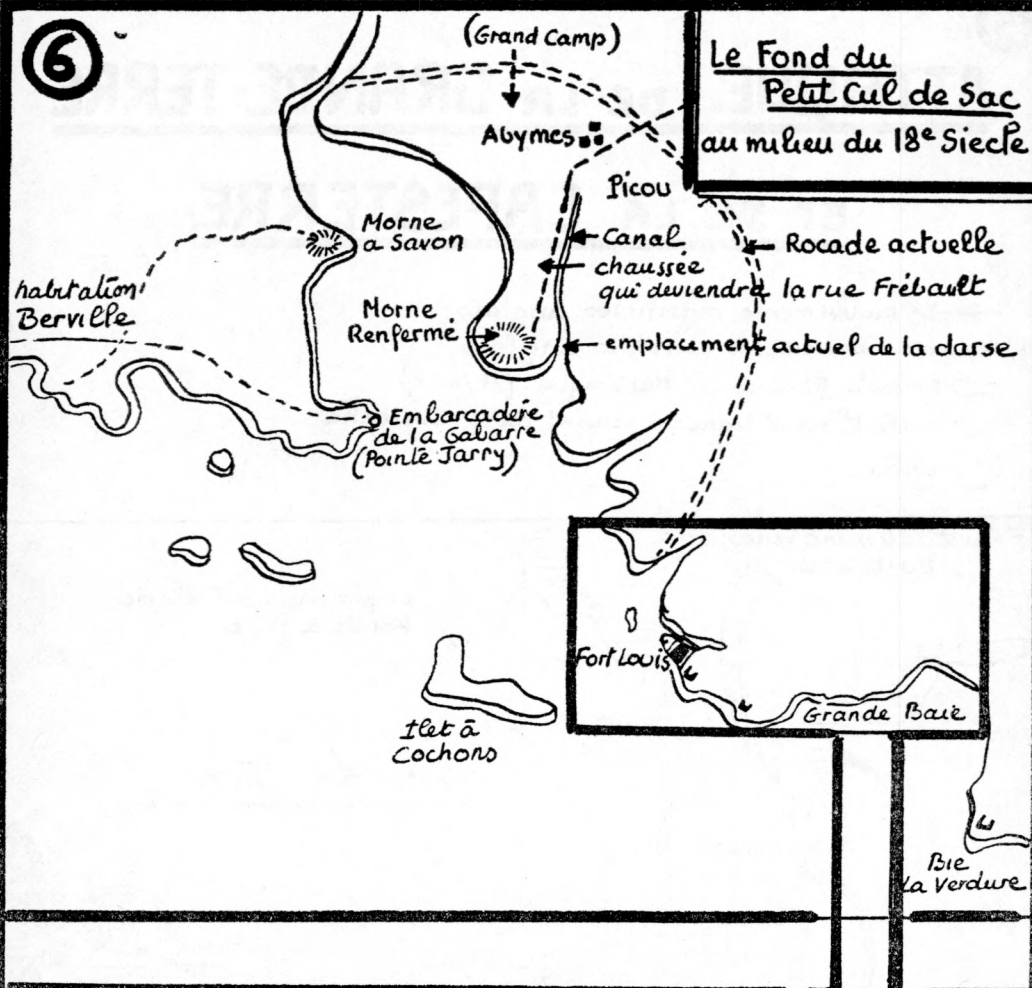
ET DE LA CAPESTERRE

- mouvements maritimes anglais
- mouvements terrestres anglais
- ⇒ renforts français de Martinique (27 Avril)
- ⇒ ravitaillement français venant de St Eustache

(13/3) date



⑥



d'acharnement à détruire les bourgs, les habitations et les plantations que de bonnes manières dans quelques circonstances.

Debrisay, Melville, Clavering, Barrington et plus tard, le colonel Crump surent faire preuve de belles qualités guerrières mais aussi d'une générosité et d'une éducation dont on ne sait si elles étaient plus naturelles que guidées par le sens politique.

Le 1^{er} avril, Melville décida d'aller détruire la batterie avancée de Bisdary et le mortier du Fromager.

Trois cents Anglais se ruèrent sur la batterie laissée sans défense. Ils s'en emparèrent et enclouèrent les pièces ; mais presque aussitôt, Grenonville sortit de Bisdary avec ses volontaires martiniquais et reprit la batterie tandis que Descoudrelles, accouru de la garde avec les dragons de Fereire et d'autres milices, attaqua l'ennemi de flanc et l'obligea à retourner au fort « à toutes jambes ».

Un détachement anglais qui s'était avancé entre le Galion et le poste du Fromager fit demi-tour. La Potherie aurait pu l'encercler et le détruire mais ne s'en soucia pas, trop occupé qu'il était à distribuer des embrassades à droite et à gauche. Il fallait bien fêter cette petite victoire.

L'affaire du 1^{er} avril montrait qu'une défense plus dynamique était possible et profitable. Il aurait fallu meubler le terrain de positions échelonnées en profondeur et mener, entre elles, des contre-attaques de bas en haut, vis-à-vis desquelles l'adversaire se montrait aussi vulnérable qu'en 1703.

Malheureusement, le sens tactique manquait. On préférerait se cantonner dans des postes mal gardés, peu retranchés et y attendre l'adversaire. Rien n'était plus mauvais que de laisser les milices dans cet état et ces dispositions.

Bref, la défense française mal conçue, mal conduite, manquant d'imagination et de résolution, perdait de précieux atouts.

LA DERNIERE PAUSE

N'ayant plus grand espoir d'accueillir à Trois-Rivières l'escadre de Bompar et ne voyant plus de navires anglais dans le canal des Saintes, Nadau décida de visiter les défenses de la Côte au Vent (1^{er} avril).

Il était temps car Barrington regroupait ses forces au fort Louis et au Gosier. En quelques heures, il pouvait traverser le Petit Cul de Sac et attaquer les quartiers de Petit-Bourg, Goyave et Sainte-Marie.

Par ailleurs, il convenait de préparer l'évacuation sur le grand réduit des habitants et des biens de toute cette côte et de veiller plus particulièrement au déménagement des dépôts de Baie-Mahault.

Ces dépôts de vivres et de marchandises diverses provenaient des relations avec l'île hollandaise de Saint-Eustache. Depuis le début de la guerre, cette île était fréquentée par les corsaires et marchands de toutes les nations. Il était assez facile d'aller y chercher du ravitaillement et de revenir par le Grand Cul de Sac dont seuls quelques marins connaissaient les passes. Au fond de ce golfe, abrité des incursions anglaises, le quartier de Baie-Mahault offrait des lieux de débarquement et d'entrepôt assez sûrs.

Au début de mars, le commodore Moore avaient envoyé deux vaisseaux à Saint-Eustache pour surprendre, confisquer ou couler les navires français qui s'y trouvaient, la ligne de ravitaillement avait été coupée mais les dépôts de Baie-Mahault regorgaient encore de marchandises.

Tout ce que vit Nadau le désola. Dubouetiez, lieutenant de Roi dans cette partie de l'île, n'avait rien obtenu des habitants. Il avait écrit au gouverneur :

« Je vois, avec peine, que je ne me suis pas trompé sur l'esprit chancelant de nos habitants, l'intérêt particulier les domine tous ».

En effet, les sucreries fonctionnaient toujours, mais les retranchements restaient à l'état de projet. A Houelbourg, Mme Berville refusait de prêter ses nègres pour les entreprendre. Personne ne voulait déménager les dépôts de vivres. La milice de Baie-Mahault, commandée par Cangran, avait été une des premières à désertir et ne se regroupait que difficilement. Partout, Nadau ne rencontrait qu'indolence ou mauvaise volonté. Il retourna au réduit en ordonnant à Dubouetiez de faire creuser des retranchements aux passages des rivières.

Le 5 avril, apprenant que quarante-quatre chaloupes anglaises traversaient le Petit Cul de Sac, Nadau prit avec lui trois compagnies de milice et se dirigea vers Goyave. Entre-temps, les Anglais, guidés par des nègres trop craintifs, se perdirent au milieu des récifs ou allèrent s'enliser dans la mangrove. Voyant l'affaire mal engagée, Barrington rappela

ses troupes. Nadau fit demi-tour, mais les compagnies qui l'accompagnaient en profitèrent pour désertre.

Avant de relater la dernière phase de la bataille, il convient de considérer les forces en présence.

Du côté anglais, la garnison du fort Saint-Charles comptait six cents hommes sous les ordres de Melville. En Grande-Terre, Barrington disposait de mille neuf cents hommes, stationnés au fort Louis et dans les environs.

Du côté français, les postes de la Basse-Terre (1) rassemblaient mille hommes, ceux des Trois-Rivières deux cent cinquante et l'on estimait que, sur la Côte au Vent, Dubouetiez avait à peu près cinq cents miliciens.

Il restait encore en Grande-Terre, autour de Baulès, quelques troupes disséminées dans les Grands Fonds mais non comptabilisées et d'ailleurs hors d'état de reprendre la lutte.

Ainsi, face à deux mille cinq cents Anglais, Nadau disposait encore de mille sept cent cinquante hommes.

La disproportion n'était pas très accentuée ; d'autant moins que la défense s'appuyait sur un terrain comportant de nombreux obstacles.

En outre, on pouvait encore recruter des hommes un peu partout et notamment des nègres dont déjà deux compagnies, formées en pleine guerre, avaient donné toute satisfaction ; mais, il aurait fallu un coup de théâtre pour redresser l'état d'esprit et rehausser le moral des habitants.

La cabale qui s'était réunie contre Nadau, l'indiscipline des milices et une sorte de lassitude générale handicapaient la défense.

L'ATTAQUE DE LA CAPESTERRE

Barrington avait tiré les leçons de son échec du 5 avril ; la traversée du Petit Cul de Sac comportait des risques en raison des hauts fonds et du petit nombre de passes. Les récifs, à fleur d'eau, dressaient une barrière d'autant plus dangereuse qu'on ne la voyait pas.

(1) Postes du Q.G. de la Garde : Grand Camp, Charité, Vobelle, Fromager, Bisdary.

D'un autre côté, la Rivière Salée, cernée par la mangrove, constituait un obstacle très important.

Le général anglais étudia le terrain et décida d'embarquer ses troupes au fort Louis, de leur faire longer le fond du Cul de Sac et de les débarquer à la limite des terres de Houelbourg et d'Arnouville, un peu en retrait de l'embouchure de la Rivière du Coin. La frégate « Woolwich », la galiote « Granada » et deux brigantins devaient soutenir l'opération.

A terre, mille cinq cents hommes, conduits par Clavering et Crump et appuyés par quatre canons de campagne et deux mortiers, devaient enlever une à une les positions françaises tout le long de la côte depuis Arnouville jusqu'à l'entrée du Grand Réduit (Bananier). Une opération annexe était prévue vers Baie-Mahault pour s'emparer du quartier et des stocks de vivres qui s'y trouvaient.

Sur ce nouveau théâtre d'opérations, les Anglais étaient mieux à l'aise. La région littorale était relativement plate et découverte, on pouvait y manœuvrer comme à l'exercice en opérant des enveloppements et en faisant suivre au plus près, par de bons chemins, les pièces d'artillerie, les mortiers et les chariots de ravitaillement. Les seuls obstacles étaient constitués par le lit encaissé d'un bon nombre de rivières mais il existait assez de gués pour trouver des passages. Il suffisait de recruter des guides.

La défense française aurait dû s'adapter à cette situation mais Nadau et ses lieutenants avaient peu d'imagination. Au lieu de résister en quelques points du grand chemin de la Capesterre derrière de mauvais retranchements et de risquer, ainsi, d'être vite débordés, ils auraient dû garder des réserves mobiles sur les hauteurs et contre-attaquer de flanc les colonnes anglaises. Cette tactique convenait beaucoup mieux aux milices qu'une défense statique et qu'une retraite échelonnée sous la pression de l'ennemi.

Seuls les accès immédiats du Grand Réduit méritaient de bons retranchements et de nombreuses batteries, le terrain s'y prêtait comme à La Garde ou au Grand Camp, mais rien de sérieux n'y était préparé.

L'art militaire, déjà fort simple et tout d'exécution avant Napoléon, méritait tout de même quelques études et d'abord celle du terrain.

Pour avoir agi sans réflexion et suivant des schémas théoriques les Anglais avaient échoué en Martinique. De même,

la défense française devait s'écrouler en Capesterre en menant une tactique mal adaptée au terrain et aux troupes.

Le 12 avril, les troupes anglaises lancèrent leur offensive. Débarquées à Houelbourg, elles se portèrent immédiatement vers la Rivière du Coin où Dubouetiez avait établi son poste avancé.

Du côté de la mer, la défense s'appuyait sur une mangrove épaisse mais, de l'autre côté, le pays était plat et découvert.

Une redoute avait été construite et prolongée par des palissades, six petits canons étaient en place.

Après un duel d'artillerie, les régiments anglais partirent à l'assaut des retranchements. Le combat fut vif mais bref. Débordée sur sa gauche, la défense dut lâcher pied.

Les pertes anglaises s'élevaient à quatorze tués et cinquante-quatre blessés (1). Du côté français, l'on comptait une dizaine de tués, une vingtaine de blessés et plus de cinquante prisonniers.

Au milieu des plantations de canne à sucre incendiées pour couvrir leur retraite, les milices françaises gagnèrent la Lézarde où un petit poste défendait le gué principal mais déjà une partie d'entre-elles avait préféré rejoindre les hauteurs et y disparaître.

Cornette se trouvait à la Lézarde quand les Anglais vinrent border la rivière en fin de soirée. Il leur opposa assez de résistance pour que Clavering recherche un autre passage.

Dans la nuit, un détachement anglais franchit la rivière sur deux canots et à l'écart du poste. Cornette dût se retirer avant d'être complètement encerclé.

Le 13 avril, trois colonnes anglaises, comprenant chacune quatre cents hommes, se dirigèrent sur Petit-Bourg, la première en suivant la côte, la seconde le long du chemin, la troisième par l'intérieur des terres.

Dubouetiez, enfermé dans la redoute, se trouva vite débordé. Sous les bombes de la galiote « Granada », mouillée devant la passe, et sous la canonnade de l'artillerie ennemie, la garnison de trois cents hommes se retira sans résister et s'enfuit en désordre vers Goyave.

Depuis la veille, le gouverneur était en route avec les compagnies Duzer et Descotières pour secourir la défense. Après une « marche forcée en pleine nuit avec de la boue

(1) Et non trois cents comme certains auteurs l'ont rapporté.

jusqu'aux oreilles », Nadau rapporte qu'il rencontra les fuyards un peu au-delà de Goyave.

Dubouetiez n'avait plus que cent vingt hommes et paraissait hors d'état de reprendre la lutte. Nadau l'envoya à Sainte-Marie et garda Cornette pour lui confier la défense de Goyave en attendant l'arrivée de Du Parquet. Laissant sur place les deux compagnies qui l'avaient accompagné, le gouverneur repartit aussitôt vers Trois-Rivières.

Le 14 avril, les Anglais demeurèrent à Petit-Bourg.

Clavering avait ordonné de n'y rien détruire. Dans un geste généreux qui fut apprécié, le général anglais invita les femmes et les enfants réfugiés dans les bois, à rejoindre le bourg pour échapper aux « injures » des soldats et se placer sous sa protection.

Installé depuis la veille au soir au Grand Réduit, Nadau envoya un billet à Descoudrelles (2) lui demandant de diriger sur Sainte-Marie la compagnie réglée de Du Ponteil qui se trouvait à la Charité sous les ordres de La Potherie et un détachement de volontaires martiniquais relevant de Folleville qui venait de rejoindre son poste à Bisdary.

La Potherie refusa de recevoir des ordres par l'intermédiaire de Descoudrelles et obligea Nadau à s'adresser directement à lui ce qui causa une perte de temps dans l'envoi à Sainte-Marie de la compagnie de Ponteil.

Folleville fit la sourde oreille et garda ses volontaires. Seuls quelques-uns d'entre eux, conduits par Douville, s'échappèrent de Bisdary pour obéir au gouverneur.

Le 15 avril, Clavering envoya Crump et sept cents hommes vers Baie-Mahault pour s'emparer des dépôts de vivres. Dans le même temps, il lança vers Goyave une petite reconnaissance conduite par le capitaine Steil.

Du Parquet et Cornette disposaient de cent vingt hommes pour défendre la bourgade, mais, à la vue des Anglais, les milices prirent peur et s'enfuirent. Steil put pénétrer à l'intérieur du retranchement et enclouer les canons qui s'y trouvaient. Ceci fait, il reprit le chemin de Petit-Bourg.

Les 16 et 17 avril, de fortes pluies arrêtaient les opérations.

Nadau tenta d'en profiter pour renforcer Goyave et Sainte-Marie au détriment des postes moins exposés.

(2) Au Q.G. de La Garde.

Une nouvelle fois, La Potherie fit preuve d'indiscipline. Comme il se plaignait qu'on lui enlevait ses soldats et qu'il n'avait plus un commandement correspondant à son grade, Nadau lui proposa malicieusement d'aller commander à Sainte-Marie où ses qualités ne manqueraient pas d'être mises en valeur. La Potherie répondit que, se trouvant indisposé et incapable de monter à cheval, il devait rester à la Charité. Selon Nadau « il ne bougea pas de son camp où, avec Madame, il jouissait d'une tranquillité qu'il ne voulut pas troubler ».

M. de Galard dont le courage, l'activité et le loyalisme étaient restés intacts au milieu du désarroi, de la passivité et des intrigues de beaucoup d'autres, vint trouver Nadau pour lui proposer de parcourir les quartiers de la Côte sous le Vent, depuis le Grand Camp jusqu'à Deshaies, d'y lever cinq cents hommes, de les conduire à Sainte-Rose puis au Lamentin et d'attendre dans ce dernier bourg le signal du gouverneur pour se lancer sur les arrières des Anglais.

Nadau l'approuva et lui procura des fonds et des munitions.

Galard partit aussitôt pour accomplir sa mission.

Le 18 avril, les Anglais reprirent leur progression.

A Goyave, Du Parquet avait reçu quelques renforts et disposait de quatre compagnies dont celle des dragons de Fereire, réputée pour sa valeur. Toutefois, aucune résistance ne fut opposée aux Anglais. Les milices de Dubreuil et Descostières s'enfuirent en désordre, celles de Fereire et de Duzer firent meilleure contenance mais se replièrent aussi.

Du Parquet vint occuper le poste de la Briquerie, devant Sainte-Marie, avec ce qui restait de ses troupes.

Le 19 avril, l'ennemi resta à Goyave et se contenta de réparer les chemins pour faire suivre son artillerie.

A Sainte-Marie, la défense s'organisait vaille que vaille. Une nouvelle batterie avait été installée vers les hauteurs pour élargir le dispositif et s'opposer aux actions de débordement.

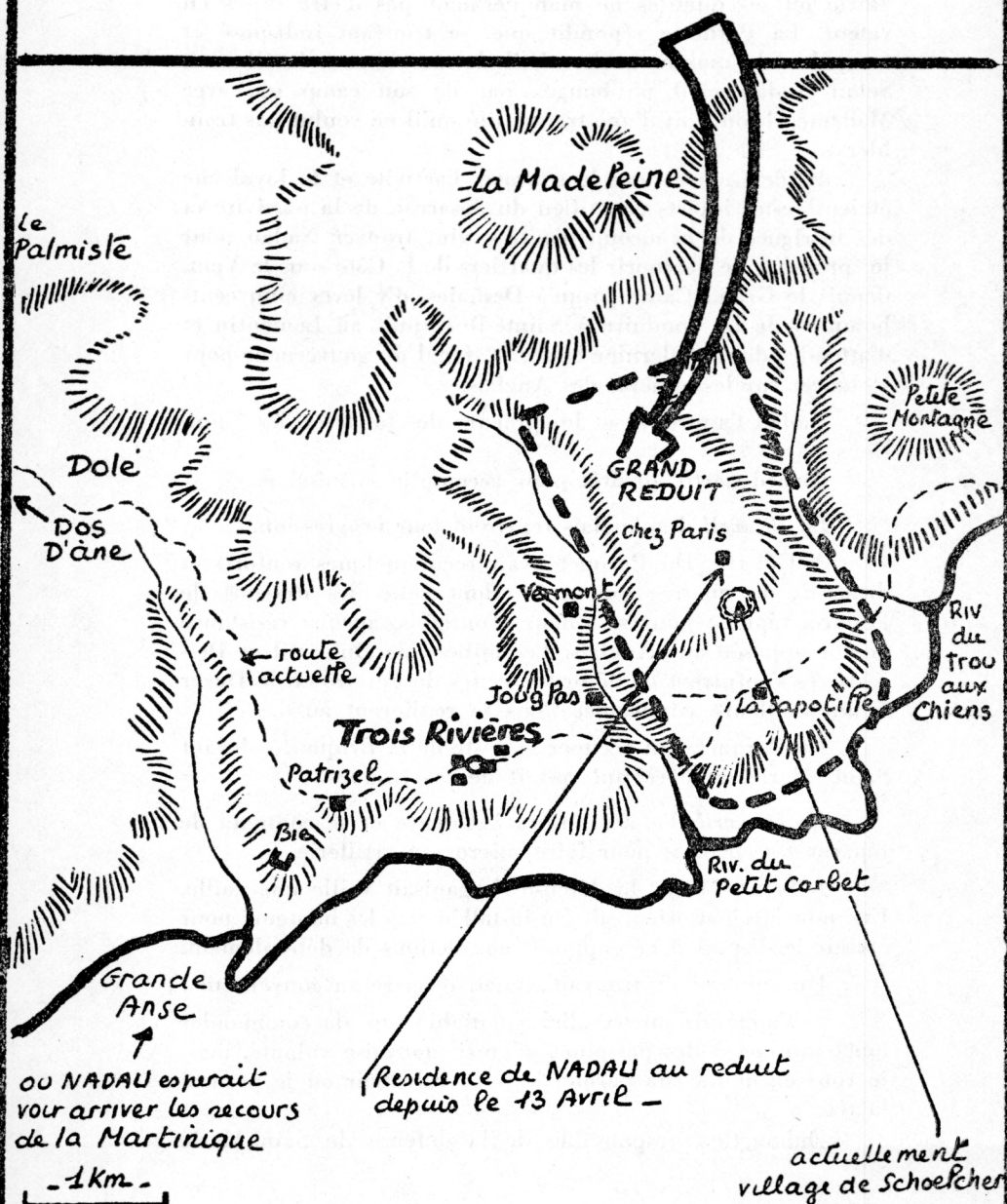
Hurault qui s'y trouvait, venait d'écrire au gouverneur :

« J'aimerais mieux aller au diable que de commander longtemps ici à des personnes d'aussi mauvaise volonté, mais je vous en donne ma parole, je me ferai obéir ou je perdrai la tête ».

Dubouetiez, responsable de la défense de Saint-Marie

⑦

Le Grand Réduit



depuis la prise de Petit-Bourg, ne trouvait que peu de monde pour l'aider à construire des retranchements.

« Il ne nous reste que les nègres mais on ne peut en avoir du quartier même pour de l'argent... Il n'y a pas un maître ni un nègre sur les habitations, ils sont tous occupés à sauver leurs bagages ».

Le 20 avril, tôt matin, Nadau visita Sainte-Marie mais en repartit presque aussitôt. Tout ce qu'il avait vu lui laissa l'impression que cette dernière ligne de résistance céderait aussi vite que les autres.

Tandis qu'il se trouvait en route vers le réduit, trois colonnes anglaises venues de Goyave attaquèrent Sainte-Marie.

Les postes tombèrent les uns après les autres. Comme il l'avait promis, Hurault tint bon et ne se retira que sur l'ordre de Dubouetiez au moment où il allait être complètement encerclé.

La retraite de la garnison fut aussi précipitée que les précédentes. Sur le chemin du Réduit, les fuyards pillèrent et incendièrent les habitations.

A la rivière du Carbet, où des retranchements avaient été préparés, cent quatre-vingt miliciens arrivèrent sous la pluie battante et ne cherchaient qu'à se mettre à l'abri. Nadau dut leur permettre d'entrer au réduit où ils jetèrent leurs armes et ne furent d'aucune utilité.

Ainsi se terminait, dans le désordre, l'indiscipline et la confusion, cette dernière bataille qui mérite à peine ce nom.

Dès le lendemain matin, Clavering entra dans le quartier du Marigot (Capesterre) qu'il décrit comme « la partie la plus belle et la plus riche de ce pays et de toutes les autres îles des Indes Occidentales ». Il y reçut la soumission des habitants et des huit cent soixante-dix nègres appartenant au même colon.

Où étaient donc ces gens quand Dubouetiez cherchait des travailleurs pour fortifier Sainte-Marie ?

LA CAPITULATION

Dans la nuit du 20 au 21 avril, un mot d'ordre circula dans le quartier de Trois-Rivières où s'étaient repliés les notables et beaucoup de religieux. Une réunion allait se tenir

chez le gouverneur et toutes les personnalités y étaient attendues.

Le 21 avril, très tôt matin, le Père Moreau, supérieur des Jésuites se rendit chez Nadau qui parut surpris de le rencontrer. Comme une bonne cinquantaine d'officiers, de gentils-hommes et de religieux arrivaient au même moment, le gouverneur fit mine de se fâcher. Quelle était encore cette réunion illicite ? Qui l'avait convoquée ? Que lui voulait-on ?

En fait, il semble bien que Nadau en était instigateur par l'intermédiaire de ses agents et qu'il jouait la comédie.

Ne voyant pas d'autre solution que de capituler mais souhaitant que les habitants en prennent l'initiative, il avait provoqué cette réunion contre laquelle il affectait de s'emporter.

D'ailleurs, Nadau, amorça la conversation dans le sens qu'il souhaitait en faisant le tableau le plus sombre de la situation : les Anglais pouvaient déboucher d'un moment à l'autre et envahir le Réduit, des blancs et des nègres, connaissant les pistes, leur servaient de guides, la défense ne groupait plus que deux cents hommes mal intentionnés et qui s'enfuieraient au premier coup de feu. Aucun secours n'apparaissait et lui, le gouverneur, n'avait plus de moyens à mettre en œuvre pour tenter une ultime résistance.

Les habitants connaissaient la gravité de la situation, mais le pessimisme de Nadau les impressionna.

Le Père Moreau proposa de recruter mille nègres auxquels on promettrait la liberté. Nadau balaya d'une phrase cette suggestion qui le gênait : « Les nègres sont tous des coquins qui ne cherchent qu'à piller ». C'était oublier les excellents services rendus par les compagnies de Nievy, Louison et Bologne qui se trouvaient encore sous les armes alors que bien d'autres avaient déserté. Manifestement, Nadau ne voulait accueillir aucune proposition sur la poursuite de la lutte, il attendait plutôt une demande de capitulation mais, sentant son double jeu, les habitants qui n'étaient pas moins méfiants que le gouverneur, prirent plaisir à l'impatienter.

De fil en aiguille, la conversation s'orienta sur la réponse à donner au général Clavering dont une lettre proposait des mesures humanitaires en faveur des femmes et des enfants. Ce pouvait être un prétexte pour engager des négociations. A ce dernier mot qu'il attendait, Nadau changea d'attitude. Il ne fallait pas compter sur lui pour prendre contact avec l'ennemi.

Le procureur-général Coquille à qui on devait sans doute cette mise en scène, se pencha vers Nadau et lui dit de se retirer sans s'éloigner. De leur côté, les habitants quittèrent la demeure du gouverneur pour se rassembler, à quelques pas de là, dans la purgerie du sieur Paris. Tout ce cérémonial, si bien réglé pour respecter les susceptibilités ne pouvait résulter d'une improvisation.

D'ailleurs, un placet était déjà soigneusement rédigé ; les habitants n'eurent plus qu'à le signer.

Ce placet énumérait tous les malheurs de la colonie et se terminait ainsi :

« ... dénués de vivres et de tout secours, la seule ressource qui nous reste est de vous supplier de nous autoriser de faire une capitulation la plus honorable et la plus avantageuse que faire se pourra, ou enfin, Monsieur, de nous indiquer les moyens qui nous paraissent inconcevables, pour subsister et repousser l'ennemi ».

On rappela Nadau qui n'était pas loin pour lui remettre ce texte. Le gouverneur le lut en sourcillant mais accepta de l'enregistrer en y ajoutant, après plusieurs brouillons, ces quelques mots de sa main :

« Quoique que nous sentions toute la force des raisons des notables qui ont ci-dessus signé, nous ne pouvons ni ne devons sans l'aveu de M. le général (de Beauharnais) leur accorder leur demande ».

C'était répondre : débrouillez-vous ! ; les habitants le comprirent mais quelques uns qui, jusqu'alors, respectaient le gouverneur furent très déçus de son attitude.

Le Père Moreau écrit qu'ayant entendu beaucoup de clameurs contre Nadau, il lui restait sincèrement attaché jusqu'au moment de la capitulation où il fut « forcé de changer de sentiment ».

Le Père Emilien, supérieur des Carmes, écrit de son côté, que la conduite du gouverneur lui parut « entièrement déguisée », il ajoute :

« Je ne puis m'empêcher de me plaindre de M. Nadau de nous avoir fait servir à son jeu et d'avoir voulu par tant de détours achever de perdre cette malheureuse colonie ».

Selon le Père Moreau, des habitants marquèrent aussi leur surprise de voir Nadau s'indigner avec tant d'éclat dès qu'il fut question de négocier :

« Comme il disait souvent ne vouloir point de capitu-

lation, écrit-il, le vieux Pinel lui demanda avec la franchise d'un brave octogénaire, pourquoi il faisait tant de difficultés pour une chose qu'il désirait depuis deux mois ; mais ni Nadau ni les habitants ne firent semblant d'avoir entendu cette question embarrassante ».

Le vieux Pinel n'était pas « dans le coup » ce qui confirme bien que tous les autres l'étaient.

Après avoir enregistré et annoté le placet, Nadau sortit pour visiter les postes.

Les habitants se concertèrent et s'entendirent pour amorcer la négociation sous le couvert de la réponse à apporter aux propositions humanitaires de Clavering.

La Croix Rouge n'était pas encore créée, mais servait déjà à lancer les pourparlers délicats.

M. de Clainvilliers, conseiller supérieur, juriste distingué au caractère froid et à l'esprit méthodique, fut désigné comme premier négociateur.

Après bien des hésitations, M. Duquerry, capitaine de cavalerie, accepta de l'accompagner. C'était un gentilhomme d'excellentes manières, alerte, disert et connaissant bien la langue anglaise.

Le procureur Disangremel dont Nadau dit trop peu de mal pour ne pas l'avoir secrètement désigné, se joignit aux deux premiers négociateurs.

Tous trois quittèrent le réduit vers midi pour rencontrer Clavering.

Nadau dînait chez Petit lorsqu'il les vit passer. Il les arrêta pour leur demander où ils allaient. « A la découverte » répondirent-ils.

En rapportant ce fait, Nadau écrit : « Je donnai dans le panneau » mais il n'en était rien. Le gouverneur était bien au courant de la mission des trois hommes et s'en félicitait intérieurement.

Les négociateurs rencontrèrent Clavering au moment où il s'apprêtait à franchir la rivière du Carbet.

Selon Clainvilliers, la conversation s'engagea dans l'habitation de Pinel et fut assez longue. Clavering fit perdre aux Français tout espoir de succès dans la poursuite de leur résistance. Il n'eut pas de mal à les convaincre que Bompar était peu empressé à leur porter secours. Ainsi, la perspective d'une capitulation n'eut rien de choquant. Clavering promit de prévenir Barrington et demanda aux négociateurs de revenir le lendemain avec un « pouvoir » des habitants.

Le 22 avril, les notables signèrent le « pouvoir » des négociateurs. Ceux-ci s'apprêtaient à rejoindre Clavering quand un officier envoyé par Nadau, vint leur dire de sonder les Anglais sur les conditions de capitulation de l'Etat-Major.

Arrivés à la porte du Réduit, les trois hommes furent arrêtés et tenus au poste de garde mais un ordre mystérieux leur laissa le champ libre. A quelques centaines de pas de là, ils entendirent claquer trois coup de feu dans leur dos.

Le scénario s'exécutait comme prévu.

Clavering était au rendez-vous chez Poyen et fit conduire les négociateurs au Petit-Bourg où résidait Barrington.

Le général anglais, indisposé, ne les reçut que le lendemain matin.

Le 23 avril, les actes de la capitulation, déjà préparés, furent lus et discutés. Il serait trop long de les reproduire ici. Notons simplement que les Anglais accordaient les honneurs de la guerre aux habitants « pour leur belle défense de trois mois », ce qui constituait une concession très importante et fort généreuse. Par ailleurs, la colonie pouvait bénéficier de la neutralité politique jusqu'au traité de paix, garder ses lois, ses institutions et ses coutumes et même envoyer en France les enfants des colons pour y parfaire leur éducation.

On n'est plus habitué aujourd'hui à tant de prévenances de la part d'un vainqueur.

Barrington aurait pu se montrer plus exigeant mais il voulait régler cette affaire dans les meilleurs délais. Mieux que Nadau qui croyait tout perdu ou qui affectait de le croire, le général anglais pensait que la situation des Français n'était pas désespérée. Il savait que Galard s'apprêtait à attaquer ses arrières avec la petite troupe qu'il avait levée et qui venait d'atteindre Sainte-Rose. Il savait aussi que le 16 avril, Baulès avait reçu le secours d'une compagnie de la Martinique et la promesse de renforts plus importants. Enfin, ses deux mille cinq cents hommes, privés du soutien de la flotte de Moore, étaient moins nombreux que les milices qui venaient de se dissoudre mais qui pouvaient se rassembler à nouveau à la faveur d'un événement quelconque ou sous l'impulsion d'un chef plus décidé que Nadau. Dans la soirée du 23 avril, les négociateurs rentrèrent au Grand Réduit et engagèrent avec Nadau leur partie de cache-cache habituelle. Le gouverneur s'occupait de menus détails dans la disposition des postes couvrant le Réduit pour donner l'impression qu'il continuait la

lutte mais sachant parfaitement que seule la suspension d'armes, obtenue par les négociateurs, le laissait libre d'agir ainsi.

Le 24 avril, il fallut trouver le gouverneur pour lui soumettre les articles de la capitulation.

Entre temps, Nadau avait convoqué La Potherie, de Folleville, Dubouetiez, Du Parquet et quelques autres officiers car, malgré toute l'opposition et le mépris qu'il affichait vis-à-vis de la négociation, il s'appêtait à prendre en main l'entreprise de Clainvilliers.

Il reçut avec hauteur les négociateurs mais ceux-ci lui firent comprendre que le temps n'était plus aux tergiversations. Si Nadau ne suivait pas, la colonie se chargerait de conduire l'affaire de bout en bout.

Le gouverneur réunit le conseil de guerre qui décida que, vu les circonstances et la « détermination des habitants », le gouverneur devait « se joindre à la colonie pour donner force à la capitulation » mais que des articles concernant les troupes du Roi devaient être négociées.

Nadau fit croire qu'il voulait gagner du temps, il demanda à Barrington une trêve de quatre jours et lui envoya en otages les sieurs Boyer et Fereire. Il prenait donc l'affaire en main pour donner les apparences de la faire traîner.

Le 25 avril, le gouverneur envoya La Potherie et Hurault auprès de Barrington mais les nouveaux articles qu'il proposait mettaient à l'écart de la capitulation la Grande-Terre, la Désirade et les Saintes. Le général anglais s'en aperçut et demanda de réparer cette omission. Les deux officiers retournèrent au Réduit car ils avaient besoin de l'accord de Nadau.

Le 26 avril, un nouveau conseil de guerre accepta la rectification demandée par Barrington. Comme il allait prévenir Baulès, Nadau lui adressa par Hurault, le billet suivant :

« Je vous envoie par M. Hurault trois pièces qui ne vous affligeront pas moins que je ne le suis. Les habitants l'ont voulu et m'ont forcé à adhérer à leur demande. Les conseils de guerre que j'ai tenus ont décidé que les trois îles devaient suivre le sort de la Guadeloupe et que vous devrez vous y conformer ».

Beau sujet d'étude psychologique que ce billet, bel exemple de lâcheté mais maladresse notoire. Comment un gouverneur pouvait se laisser forcer et comment pouvait-il se considérer comme le simple exécuteur des décisions d'un

simple conseil de guerre. Nadau tombait dans son propre piège.

Le 27 avril, Hurault rencontra Baulès, lui remit les pièces de la capitulation et le billet de Nadau.

En Grande-Terre, les Anglais n'avaient gardé que leur petite tête de pont, tous les quartiers étaient libres mais les quelques six cents miliciens qui y demeuraient ne voulaient plus reprendre la lutte.

« J'eus beau leur représenter d'attendre le secours que M. le général annonçait, écrit Baulès, prières, menaces, espérances, tout fut inutile ».

La capitulation fut signée aussitôt.

Ce fut, alors que la nouvelle la plus surprenante fit le tour des camps. M. de Beauharnais venait d'arriver à l'anse à la barque avec six cents à huit cents hommes, des armes et des munitions pour équiper deux mille habitants et le soutien de l'escadre de Bompar comprenant dix vaisseaux et trois frégates.

« Si ce renfort était arrivé une heure plus tôt, écrit Barrington, il aurait rendu difficile sinon impossible la conquête de cette île ».

Mais, les habitants avaient capitulé et s'en trouvaient si bien que Beauharnais préféra retourner en Martinique dès le lendemain non sans avoir exigé la signature des capitaines de milice en bas d'un texte où ils avouaient leur incapacité à reprendre la lutte.

Chacun prenait donc ses précautions.

Nadau pouvait être satisfait. Beauharnais l'avait abandonné en préférant secourir Baulès, le gouverneur-général n'avait pas été plus heureux que lui en essayant de ranimer le courage des milices, il était reparti sans rien tenter alors que la capitulation ne l'engageait en rien et qu'il disposait de bonnes troupes ; l'escadre de Bompar n'avait même pas cherché à détruire les cinquante navires de transport anglais mouillés dans le petit cul de sac et protégés par une seule frégate. Enfin, injure suprême, Nadau n'avait été prévenu ni de l'arrivée, ni du départ de Beauharnais. C'était très vexant mais aussi fort utile pour justifier une capitulation dont le gouverneur, malgré ses précautions, sentait le poids tomber sur ses épaules.

Ainsi pouvait-il écrire qu'ayant attendu du secours pendant quatre-vingt-dix-sept jours « sans quitter ses bottes », il

n'en reçut que le lendemain quand tout était fini et bien loin du lieu où il l'attendait.

Il est certain que Beauharnais n'avait manifesté que peu de hâte à aider Nadau. Depuis le 8 mars, il disposait de l'escadre de Bompar mais ce dernier était encore moins pressé que lui. Il craignait Moore et trouvait mille prétextes pour retarder son engagement dans la bataille.

On a dit aussi que Beauharnais avait été retardé par le mariage de sa plus tendre amie, Mlle de La Pagerie (1). Nadau n'hésite pas à parler « de la folle passion de M. de Beauharnais qui le retenait à la Martinique ».

Cette accusation est calomnieuse. Mieux vaut croire que Beauharnais manqua d'énergie pour presser Bompar et que les rapports contradictoires qu'il recevait de Guadeloupe ne lui donnèrent jamais une bonne idée de la situation. S'il avait eu confiance en Nadau, il est probable qu'il l'aurait mieux écouté et serait arrivé à temps et au bon endroit.

Du 28 avril au 1^{er} mai, les négociations traînèrent encore car Nadau refusait d'apposer sa signature à un acte dont l'intitulé indiquait que le gouverneur avait autorisé la capitulation.

Il ne s'agissait plus de gagner du temps mais de s'entourer d'ultimes précautions d'ordre juridique.

Finalement, le gouverneur signa l'acte le 1^{er} mai.

Le lendemain, les Anglais entrèrent dans le Grand Réduit. Ainsi se terminait cette guerre de trois mois.

LES SUITES DE L'AFFAIRE

Il faudrait autant de pages qu'en comporte déjà cette étude pour rapporter les suites de la capitulation de 1759.

Nous nous contenterons ici d'indiquer que, Nadau, son état-major, les troupes réglés de Guadeloupe et les volontaires des autres îles furent transférés en Martinique le 8 mai.

Le gouverneur-général de Beauharnais, arrivé deux jours plus tôt, s'était empressé de monter les esprits contre les défenseurs de la Guadeloupe et notamment contre le gouverneur.

Il fit un rapport à Versailles et obtint de réunir et de présider un conseil de guerre qui jugea et condamna Nadau,

(1) Tante de Joséphine.

La Potherie, Baulès et Cornette (janvier 1761). Les deux premiers furent transférés en France après la prise de la Martinique par les Anglais (1762), mais, trois ans plus tard, après de multiples démarches, interventions, lettres et rapport. Nadau obtint sa réhabilitation et retourna en Guadeloupe dans sa propriété de Saint-Jacques où il mourut en 1786. Jusqu'à cette date, il ne cessa de proclamer avec force et insistance qu'il avait été victime d'une odieuse machination.

Fut-il vraiment « plus malheureux que coupable », comme le note le gouverneur général de La Valière, en 1771, après le résultat d'une enquête auprès de nombreux témoins. Ce serait peut-être montrer un peu trop d'indulgence, car il est bien certain que durant la campagne Nadau manqua de courage, de caractère et de jugement. A sa décharge, on peut dire qu'il rencontra chez ses subordonnés beaucoup d'indiscipline, de désinvolture et d'indolence et, chez les colons, trop d'insouciance, d'égoïsme et finalement d'hostilité pour ne pas succomber lui-même au découragement.

Si, à divers titres, les quatre condamnés par le conseil de guerre de 1761 méritaient une sanction, beaucoup d'autres s'étaient servis de ces boucs émissaires pour faire oublier leurs fautes. Il est vrai que Beauharnais perdit bientôt son gouvernement, que Bompar fut un peu inquiété et sentit sa cote baisser au ministère, que l'on se demanda un moment s'il ne convenait pas d'inculper Clainvilliers et Duquerruy, mais le « pouvoir » qu'ils avaient reçu des habitants conduisait à juger toute la colonie ce qui parut inopportun et d'ailleurs impraticable. On jeta un voile sur l'affaire.

Après le départ de Nadau, la Guadeloupe avait reçu un gouverneur anglais en la personne du colonel Crump qui, selon Barrington, était « un bon soldat et un homme de jugement ».

Il le prouva en montrant autant de volonté à relever les ruines qu'il avait mis d'ardeur à les provoquer.

A sa mort, en 1760, Dalrymple lui succéda. Sous son gouvernement, la Guadeloupe retrouva sa prospérité

Croyant garder l'île, les Anglais s'étaient employés à relancer son économie en faisant défricher la Grande-Terre qui se couvrit alors de moulins à vent et en favorisant la création au fond du Petit Cul de Sac de la ville et du port de Pointe-à-Pitre (1).

(1) Au lieu dit le *Morne renfermé*.

Le traité de Paris (1763), rendit la Guadeloupe et la Martinique à la France en échange du Canada et de la Louisiane, mais ne suscita en Angleterre que peu de satisfaction.

Beaucoup d'Anglais auraient préféré garder les « îles à sucre » et laisser aux Français les forêts et les neiges du grand Nord.

On lit dans un document anglais de l'époque (1) :

« Dans quelque domaine que l'on considère la Guadeloupe, on y trouve les avantages les plus sûrs et les plus enviables... Si, par cette guerre, nous obtenons de garder la Guadeloupe, nous aurons gagné la plus précieuse des acquisitions que notre patrie ait jamais obtenue par aucun traité et par aucune guerre et, s'il est possible de conserver cette colonie, nous n'avons pas besoin d'en demander davantage ».

Ainsi, les Anglais partirent à regret, laissant derrière eux une colonie prospère.

Il n'en fallait pas plus pour craindre leur retour.

JEAN BARREAU,

Colonel des Troupes de Marine.



(1) Rapport Townshend, cité par Maurice Nicolas.

BIBLIOGRAPHIE

Jules BALLET, *La Guadeloupe*, volume 4 (tome II), publié en 1896.

A. LACOUR, *Histoire de la Guadeloupe*, Tome I, 1855.

Louis BEAUDZA, *La formation de l'Armée Coloniale*, Paris, 1939.

Joannès TRAMONT, *Les Antilles après le Traité d'Utrecht* (Histoire des Colonies Françaises de G. Hanotaux).

Richard GARDINER, *An Account of the Expedition to the West Indies*, Birmingham, 1762.

SOURCES

Londres, Public Record Office, Colonial Office, C.O. 110, article 1.

Paris, Archives nationales, fonds des Colonies, C 7 A, articles 19 et 20.

Paris, Archives nationales, fonds des Colonies, E 319 (Nadau Du Treil).

Paris, Archives nationales, fonds des Colonies, E 255 (La Potherie).